

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

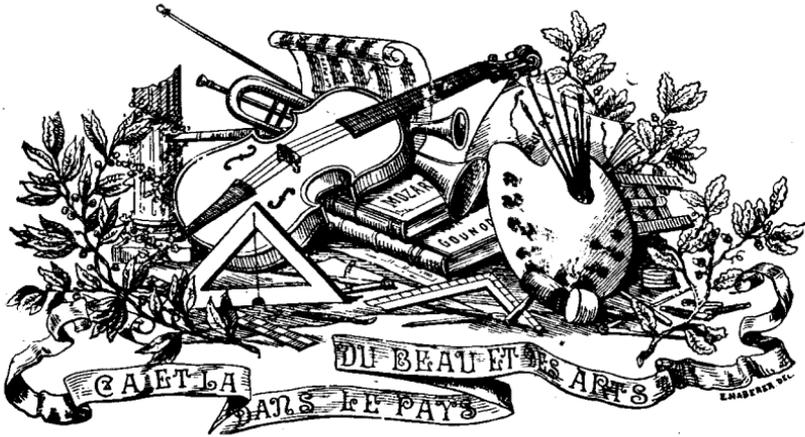
Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |







## APPARITION AUX BERGERS

d'après B. PLOCKHORST.

**I**L y avait, sur une des collines qui entourent Bethléhem, des bergers qui gardaient leurs troupeaux. Dans ces belles nuits de l'Orient, il est rare qu'on ramène les brebis à la ville. On les parque en un lieu abrité du vent du nord ; on allume un feu, et les bergers dorment la tête sur une pierre, comme autrefois Jacob, enveloppés dans leurs manteaux. Bethléhem est un plateau élevé, planté d'oliviers et de figuiers, du haut duquel on a sous les yeux un vaste paysage, terminé dans le lointain par les montagnes de Moab. Ces bergers veillaient là, sur un des coteaux qui entourent la petite ville, lorsque tout à coup un songe leur apparut.

“ L'ange du Seigneur se présenta à eux, dit saint Luc, et une lumière céleste les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte.

“ Et l'ange leur dit : Ne craignez point ; je vous apporte une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est

le Christ, le Seigneur. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Au même instant se joignit à l'ange une troupe de la milice céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté."

Telle est la belle scène à laquelle B. Plockhorst nous fait assister dans l'admirable tableau que nous reproduisons. Il eût été difficile, pour ne pas dire impossible de la rendre avec plus de vérité. Déjà dans le lointain luit l'étoile conduisant ces autres appelés, les mages, qui au même moment se mettent en marche pour le même pèlerinage à cette crèche de l'enfant Dieu auquel les anges convient les bergers, crèche au pied de laquelle depuis dix-neuf siècles le monde entier se prosterne avec amour.

Alphonse Leclaire.



**JÉSUS ENFANT**  
d'après F. Ittenback.



## CHOPIN

A M. ARTHUR LETONDAL, LAURÉAT DU CONSERVATOIRE DE BRUXELLES

Chopin ! quand s'est ouvert le funèbre caveau  
Où devra reposer toujours ton front d'artiste,  
La Musique a pleuré son amant le plus triste,  
L'arbre national son plus tendre rameau.

Prestigieux rival des grands maîtres d'Europe,  
Poitrinaire à la fois viril et défaillant,  
Tu fus un être unique, et le cœur d'un vaillant  
Battait robustement sous ta frêle enveloppe.

Aux plus grandes douleurs sachant te résigner,  
Tu te montrais pourtant irascible et morose,  
Et quelqu'un nous a dit que le pli d'une rose  
Pouvait meurtrir ton cœur et le faire saigner.

Et sitôt que l'on fait résonner ta musique,  
Sitôt que l'on entend tes accords palpiter,  
On croit ouïr ton âme en sanglots éclater,  
O virtuose étrange ! ô sublime phtisique !

Même quand ton génie, oubliant ses douleurs,  
Dans les notes veut faire étinceler le rire,  
Sous tes doigts décharnés le pi no soupire,  
Et tes scherzos légers semblent mouillés de pleurs.

Notre esprit s'épouvante et s'emplit de ténèbres  
En sondant de ton cœur le gouffre palpitant,  
Et sur tes mazurkas, si folâtres pourtant,  
Voltige l'écho sourd de tes marches funèbres.

Mais, parmi les sanglots du grand flot musical  
Qui rend les fronts songeurs et les cœurs taciturnes,  
A travers les accords plaintifs de tes nocturnes,  
On distingue toujours le fier accent natal.

L'âme de la Pologne en toi devait survivre ;  
Aussi dans ta *Berceuse* au murmure idéal  
Il nous semble écouter le souffle boréal  
Et le balancement des sapins blancs de givre.

Patriote toujours sublime de fierté,  
Tu chantes ta patrie, et ta moindre ballade  
Évoque les douleurs d'une race malade  
Qui marche vers la mort ou vers la liberté.

Tu chantes ta patrie en des accents suaves,  
Et, pendant que les sons ruissellent sous tes mains,  
La douce mélodie entre ses bras divins  
Emporte tous les cœurs vers la terre des Slaves.

La vague de tes chants se déroule à plein bord,  
Et tu fais palpiter cette onde mélodique  
Comme à travers la brume âpre et mélancolique  
Qui flotte sur les eaux de l'océan du Nord.

L'esprit toujours hanté d'indicibles délires,  
Tu fais pâlir les fronts, épanouir les cœurs ;  
Tu sais entremêler dans tes accents vainqueurs  
De l'ombre et des rayons, des pleurs et des sourires.

Pleins de soupirs d'amour, de longs cris affolés,  
Tes airs versent en nous l'ivresse et les alarmes,  
Et toi seul dans des chants a mis assez de larmes  
Pour pleurer sur les morts et sur les exilés,

Non, divin maëstro, jamais muse attendrie  
Ne peut comme la tienne exprimer les sanglots,  
Rendre les cris de l'âme et chanter les héros ;  
Nul ne sait mieux que toi célébrer ta patrie.

Aussi, quand s'est ouvert le funèbre caveau  
Où devra reposer toujours ton front d'artiste,  
La Musique a pleuré son amant le plus triste,  
L'arbre national son plus noble rameau.

*W. Chapman*



## LES SCIENCES, LES ARTS et LES HOMMES

**P**ARMI les hommes remarquables moissonnés par la mort dans ces derniers mois se trouve un illustre général qui s'est éteint tranquillement à Tours dans une retraite librement choisie. Nous voulons parler du général Trochu en qui se personnifiait le double caractère héroïque et chrétien de la France.

Le général Trochu est surtout célèbre par le siège héroïque de Paris qu'il soutint en 1871. Comme tous ceux qui succombent sa conduite en cette affaire a été diversement et très injustement jugée par un grand nombre de journaux. Les uns lui ont fait un crime d'avoir accepté le pouvoir dans le cataclysme du 4 septembre, qu'auraient-ils dit, si au moment du péril, il l'avait refusé ? D'autres qui avaient prétendu que le siège de Paris ne pouvait durer que quinze jours ont poussé de hauts cris qu'il ne l'avait pas fait durer plus de quatre mois. Le général Trochu s'est-il trompé quelquefois ? c'est possible, même probable. Mais ce qui est certain, c'est qu'après avoir eu en Afrique, en Crimée où il fut grièvement blessé, en Italie, les plus beaux états de service de l'armée française, il déclina toutes les distinctions, même le bâton de maréchal, que lui offrait M. Thiers, et il passa les vingt-quatre dernières années de sa vie dans l'obscurité, honorant la France et s'honorant lui-même par son désintéressement, sa dignité morale et ses vertus chrétiennes. Jamais le général Trochu ne voulut élever la voix pour se défendre des calomnies dont une certaine presse accablait périodiquement sa mémoire, il supportait tout avec résignation et humilité. Un jour qu'aux obsèques de la marquise de Castellane, il causait avec un ami des grandes âmes et des grandes choses que l'on rencontre si rarement au milieu de l'abaissement de ces tristes temps, il dit :

— Dans toute ma carrière, je n'ai connu qu'un héros.

— Oui, lui répondit son ami : le maréchal Bugeaud ? (1)

(1) Le maréchal Bugeaud avait été le maître et l'âme intime du général Trochu.

Non. Le maréchal, certes, a été un homme de haute valeur et un grand soldat, mais pas un héros... De héros, je n'en ai vraiment connu qu'un....

— Et qui donc ?

— Sonis !

— Et bien, mon cher général, vous vous trompez : il y en a un autre.

“ L'homme qui, ayant à la fois la parole et la plume, s'est volontairement enseveli dans un immuable silence ; qui, depuis vingt-cinq ans, en butte à toutes les attaques, à toutes les injures, à toutes les calomnies, a eu la force d'âme de tout subir, de tout souffrir avec une incomparable dignité, résolu à se taire jusqu'à la mort, s'en remettant, pour la défense de la vérité méconnue et pour l'honneur de sa mémoire outragée, non pas même à une postérité plus ou moins impartiale, mais uniquement à la justice souveraine de Dieu...”

Aujourd'hui, cette justice souveraine commence ; elle ne manquera certainement ni au soldat ni au chrétien qui a montré une si noble confiance en elle. En effet, on vient de mettre en vente deux volumes de ses mémoires, œuvre d'un intérêt incomparable et qu'on lit avec avidité. Après s'être longtemps fait prier, il les avait écrits pour faire plaisir à ses amis intimes, et leur en faisait part dans l'intimité de son cabinet de travail, véritable cellule dont toute l'ornementation était le portrait de sa mère, éminente et vénérée, et celui du maréchal Bugeaud.

Un jour, nous rapporte l'ami que nous citons plus haut, il m'avait lu avec émotion de nombreuses pages de ses mémoires qui m'avaient tiré des larmes : “ Souvenez-vous, me dit-il en terminant, que vous devez tout oublier en me quittant, parce que, encore une fois, j'entends rester un disparu... Je ne suis séparé de l'asile du dernier repos que par un petit mur (1) derrière lequel m'attend ma chère femme ; désormais, mon unique désir ici-bas est d'aller la rejoindre, dans la miséricorde de Dieu...”

\* \* \*

L'acétylène fait de plus en plus parler de lui. Ce nouveau gaz dont la combustion procure une lumière si brillante et si peu coû-

(1) En effet, la modeste maison d'aspect monacal qu'il s'était choisie à Tours était toute voisine du cimetière de la ville.

teuse, arrivera bientôt, espérons-le, à supplanter le gaz d'éclairage, dont nos compagnies ont eu le talent de maintenir les notes au même chiffre tout en faisant semblant de faire des concessions en dominant le prix des mille pieds cubes et cela malgré les efforts des consommateurs pour tâcher de ménager sur cette dépense absolument nécessaire. Avec l'acétylène, il ne serait plus utile d'avoir ces installations énormes que réclame la fabrication du gaz d'éclairage. Grâce au carbure de calcium fabriqué aujourd'hui très économiquement dans les usines électriques et qui en présence de l'eau, se transforme en acétylène, les particuliers pourraient faire telle installation qui leur plairait.

A. Seglaneur.



# LOLITA

(Suite.)

---

" Il nous est défendu d'aimer quelqu'un, fût-ce  
" notre enfant, plus que la vérité, plus que la  
" probité, plus que l'honneur."

MME EMMELINE RAYMOND.

Aussitôt, plaquant quelques accords, j'entonnai le *Noël* d'Adam, auquel M. Bernard fit, d'une magnifique voix de basse, un accompagnement des plus réussis.

M. Fortuné avait écouté en silence. Quand je me retournai, je vis que sa tête était renversée sur le dossier de son fauteuil, d'un air de béatitude et que des larmes roulaient sur ses joues. La mélomanie de ce vieillard est incroyable.

— Ah ! mes enfants, dit-il : quel plaisir vous m'avez causé ! Mademoiselle Dolores, vous avez une voix admirable ; mais Bernard aussi est un grand artiste : Halanzier n'a pas son pareil.

— Décidément, est-ce le théâtre ou le couvent que vous me conseillez ? demanda Bernard.

Clotilde rit, mais elle aussi aime la musique, car elle était restée étrangement silencieuse ; Mlle Anne avait écouté, d'un air recueilli.

M. Émile semblait seul ne pas être impressionné, ou du moins ne pas l'être agréablement. Je crois qu'il regrettait de ne pas avoir pu faire sa partie dans notre concert. Pour le consoler, je le priai de nous réciter quelque chose. Il commença cette perle de Sully Prudhomme : *le Vase brisé*. C'était un charme de l'entendre si bien dire, avec sa voix un peu mélancolique :

Toujours intact aux yeux du monde,  
Il sent croître et pleurer tout bas  
Sa blessure fine et profonde :  
Il est brisé, n'y touchez pas !

Nous applaudîmes tous. Puis, à la demande de M. Fortuné, je recommençai le *Noël*, que M. Bernard accompagna de nouveau. Nous eûmes le même succès que la première fois. Comme la pre-

mière fois aussi, le visage de M. Emile se rembrunit, sa mauvaise humeur alla même jusqu'à lui faire refuser à sa cousine d'être son partenaire aux danses, comme d'ordinaire. Clotilde en fut outrée.

—Enfin, dit-elle en avançant la main pour lui secouer le bras : dors-tu ? Qu'est-ce que tu as ?

Mais Bernard, avançant la main aussi, comme saisi d'effroi, s'écria, d'un ton dont le comique est intraduisible :

—Il est *félé*, n'y touchez pas !

Un éclat de rire général accueillit cette plaisanterie qui termina la soirée d'une façon peu gracieuse pour M. Emile.

Le fait est que les deux jeunes gens ne s'aiment point et je ne comprends pas bien pourquoi, car ils ont individuellement des qualités qui devraient sympathiser. Peut-être la franche gaieté de Bernard serait-elle plus attirante que la mélancolie un peu taciturne d'Emile, si l'on pouvait pardonner au premier sa complète irrévérence filiale. Comment se fait-il qu'un garçon d'esprit comme lui ne sente pas toute l'inconvenance d'une telle conduite, et comment M. Fortuné la supporte-t-il ? Ceci est un mystère pour moi.

## VI

Le mystère n'en est plus un, ma chère Marthe : je tiens le mot de l'énigme ; mais commençons par le commencement.

M. Fortuné nous raconta son voyage avec le charme et la bonne grâce qu'il met dans tous ses récits. Le ton familier et enjoué qui lui est habituel relève les sujets les plus ternes : et, bien qu'il y ait peut-être beaucoup de recherche dans l'extrême simplicité de sa parole, le charme en est si grand qu'on s'y laisse toujours prendre. Nous fûmes tous captivés, sauf Bernard qui, décidément, fait de l'opposition quand même. Ses interjections critiques m'agaçèrent si fort que je le laissai paraître. Je fus moins surprise de savoir que M. Bernard n'habite point la maison de son père ; le prétexte en est son cours de médecine, mais le vrai motif me sembla être l'étrange incompatibilité d'humeur qui existe entre le père et le fils.

Quand M. Fortuné eut regagné son cabinet, Mlle Anne sa chambre, Clotilde la salle d'études qui sert aussi aux récréations, les jours de pluie, je roulai ma broderie pour suivre mon élève. Après l'avoir glissée dans ma pochette à ouvrage, je ne pus retenir

une exclamation de surprise en apercevant M. Bernard qui, les yeux sur les miens, semblait occupé à lire mes pensées. Je rougis, car ces pensées n'étaient point à son avantage et je craignais qu'il ne s'en fût douté.

—Mademoiselle, dit-il, avant que j'eusse le temps de me reconnaître, je vois que vous avez pour M. Fortuné un véritable culte : la plus légère critique de ses beaux discours semble vous énerver singulièrement.

—Non, monsieur, dis-je bravement : je n'ai pas de culte pour M. Fortuné ; j'éprouve seulement à son égard des sentiments de respect et d'estime, très naturels de ma part, et qui le seraient plus encore de celle de son fils.

En achevant ces mots, j'eus le courage de lever les yeux et de lancer à M. Bernard un regard très sévère. "Tant pis s'il n'est pas content, pensais-je : c'est sa faute, il n'avait qu'à ne pas m'aborder un pareil sujet. Il saura ce que j'en pense, une fois pour toutes."

Mais, au lieu du mécontentement que j'attendais, la physionomie de M. Bernard n'exprima que la plus profonde surprise.

—Son fils ! s'écria-t-il : est-il possible que vous me croyiez le fils de M. Fortuné ?

Ce fut à mon tour d'être surprise.

—Comment ! vous n'êtes pas le fils de M. Fortuné ? Il vous a présenté à moi sous ce titre, pourtant. Vous n'êtes pas le frère de Clotilde ?

—Le frère de Clotilde, oui, dit-il ; mais le fils de M. Fortuné, non. Clotilde est née d'un second mariage de ma mère. Comment ne saviez-vous pas cela ?

—Et comment l'aurais-je su ?

—C'est vrai, il vous eût répugné de questionner les domestiques ou de vous renseigner auprès de Clotilde. Vos devancières n'avaient pas cette réserve, je vous assure. Mademoiselle, ajouta-t-il, avec une cordialité nuancée de respect qu'il n'avait pas encore eue à mon égard ; permettez-moi de vous faire connaître mon père.

Il sortit du salon et ouvrit une porte que j'avais toujours vue fermée : celle de la chambre qui lui est réservée dans cette maison et qu'il habite durant les absences de M. Fortuné. En face même de la porte, au-dessus d'un divan, je vis une fort belle peinture représentant un homme d'une quarantaine d'années, à la physiono-

mie expressive, à la taille élevée, le teint mat, les yeux noirs et vifs : M. Bernard dans vingt ans d'ici. J'étais tellement soulagée par la découverte que je venais de faire et qui m'ôtait un sentiment vraiment pénible, que je me répandis en éloges de ce beau portrait.

—Comment se nommait-il ? demandai-je.

—Julien de Sivrey.

M. Bernard m'avait invité à m'asseoir sur le divan. J'acceptai pour détruire l'impression du jugement malhonnête que j'avais porté sur lui : la porte était restée grande ouverte derrière nous, ce qui ôtait à notre entretien tout caractère mystérieux. J'en profitai pour parler avec la plus grande franchise.

—Puisque vous n'êtes pas le fils de M. Fortuné, votre attitude hostile et ironique cesse à mes yeux d'être coupable, mais elle reste incompréhensible. S'il vous est étranger, pourquoi vous inquiéter si fort des travers que vous lui trouvez ?

—Parce qu'il est le père de ma sœur.

—Sans doute ; mais M. Fortuné a une réputation d'honorabilité et même une autorité de moraliste ; ses principes sont sérieux . . .

—Et sa conduite ne l'est pas. Voilà ce que je lui reproche, ce qui me fait bondir . . .

—Mon Dieu, repris-je : il ne faut pas exagérer les choses. M. Fortuné gâte sans doute beaucoup votre sœur, mais il ne lui enseigne rien de mal, au contraire.

—Gâter est toujours enseigner le mal.

—Oh ! vous êtes bien sévère.

—Et vous, mademoiselle, vous ne l'êtes pas assez, permettez-moi de vous le dire. A quoi sert de prêcher à Clotilde la beauté du sacrifice, si on l'en dispense invariablement ? Qu'importe que ma sœur soit convaincue qu'il est sublime de mourir pour ses principes, si elle ne sait pas résister au plaisir de lire un livre défendu ou de manger des friandises jusqu'à indigestion ?

—Ce sont des défauts d'enfant : cela passera.

—Non, mademoiselle, cela ne passera pas, cela se transformera. Les défauts d'enfant deviendront des défauts de jeune fille : la gourmandise fera place à la coquetterie, les caprices à l'obstination, mais il y aura toujours ce vice initial, dire ce qui est bien, et faire ce qui est mal. Voulez-vous connaître toute ma pensée ? Je voudrais que M. Fortuné ne parlât jamais de morale devant sa fille, puisqu'il n'a pas le courage de la lui faire pratiquer. Il la rendra

ce qu'il est lui-même : hypocrite ! Et c'est de tous les défauts celui dont j'ai le plus horreur. Mademoiselle, faites votre possible pour contre-balancer cette détestable influence ; je ne vous le demande pas seulement parce que c'est votre devoir, mais je vous en supplie, par pitié pour une pauvre enfant sans mère.

Il me semblait rêver. Quoi ! Bernard le railleur, Bernard l'insouciant, me parlant avec cette gravité, cette émotion ! Ses alarmes fraternelles me touchèrent et c'est en lui tendant la main que je lui répondis :

— Monsieur Bernard, je vous promets de me dévouer à améliorer Clotilde, quoiqu'il soit bien difficile de combattre l'influence d'un père, car on ne peut le faire ouvertement ; cette influence étant légitime, il faudrait, je le sens, outre une patience et un esprit de suite extraordinaires, une habileté que je ne possède pas, j'en ai peur. Dites-moi, bien sincèrement, ne vaudrait-il pas mieux, dans l'intérêt de votre sœur, que je me retire pour céder la place à une plus âgée et plus capable ?

— Gardez-vous-en bien ! s'écria-t-il avec chaleur ; votre inexpérience est complète, c'est vrai ; mais vous avez la qualité maîtresse, celle qui manque ici : la franchise, une franchise d'or ; la conformité exacte entre les paroles et les actions. Ceci est de nature ; l'expérience s'acquiert, elle vous viendra.

— Dieu le veuille, m'écriai-je ; d'ailleurs, je ne puis m'empêcher de penser que vous jugez trop sévèrement M. Fortuné. Mais quelle autorité pourrai-je invoquer, à défaut de la sienne, quand il laissera faire ?

— N'êtes-vous pas chrétienne ? me dit cet étonnant Bernard, en me regardant avec une surprise qui me fit rougir ; je l'aurais cru, ajouta-t-il en vous entendant chanter le *Noël* : vous y mettiez tant d'âme.

A ce moment un pas bien connu vint nous interrompre. M. Fortuné me cherchait pour lui copier des notes : l'entretien en resta là.

Je le repris le lendemain, cet entretien, seule avec Dieu, pendant une messe matinale à laquelle j'assisterai, désormais, quotidiennement. La parole de Bernard m'a fait réfléchir. " N'êtes-vous pas chrétienne ? " m'a-t-il dit. Eh bien ! non, je ne l'ai pas été. J'ai eu d'abord des scrupules de probité en voyant que je ne pouvais rien apprendre à mon élève : je craignais de ne pas gagner mes ho-

noraires. J'en ai référé à M. Fortuné qui m'a rassurée : l'argent qu'il me donnera sera légitimement gagné, puisque j'aurai fait ce qu'il voulait que je fisse. Je m'en suis tenue là et j'en rougis à présent. Il s'agissait bien d'argent ! Le père est satisfait ; mais Dieu qui m'a confié cette âme ? Dieu ! je n'y ai pas pensé. . .

Je me suis laissé aller à cette vie, en somme assez douce, où je ne faisais à peu près rien, sous le prétexte que je ne pouvais rien faire et qu'on ne me demandait rien, et je n'ai pas songé un instant qu'il était de mon devoir strict d'élever cette enfant, quand même. Non, je n'ai pas été chrétienne ; mais désormais je le serai. Ma tâche n'est pas impossible puisque Dieu me l'a donnée ; à défaut d'autorité, j'aurai du moins la prière, et le sacrifice aussi, pourquoi pas ? J'offrirai pour cette enfant qui deviendra mienne par le cœur, mes peines, mon travail, tout ce que je pourrai faire de bien, et Dieu bénira mes efforts, j'en suis sûre. Ce sera long peut-être, mais j'aurai du courage. Il me semble que je commence une nouvelle vie : cette tâche d'institutrice que je regardais comme un peu terne et monotone me paraît belle et attachante, maintenant. La religion ennoblit et allège tout quand on en fait résolument le fond même de son existence. Et dire que toutes ces bonnes pensées me sont venues par ce Bernard que je critiquais si fort intérieurement ! Nous ne devrions jamais juger personne.

## VII

Plus d'une fois, en effet, Lolita eut à revenir sur les jugements qu'elle avait formés, à son entrée chez M. Fortuné. L'expérience justifie bien rarement ces impressions de première vue, appelées sympathie et antipathie. Dans l'âge mûr, le jugement plus formé, plus éclairé, est aussi plus perspicace ; mais à dix-huit ans, le cœur trop enthousiaste, l'imagination trop vive le faussent fréquemment. Ce ne fut donc que peu à peu, à ses dépens, que Lolita en vint à se former une opinion plus stable sur les hôtes de la maison. Au sujet de Mlle Anne seulement, elle ne varia pas ; cette nature simple et bonne ne cachait aucun mystère sous sa placide enveloppe.

Mais quel brusque changement d'opinion sur Bernard et combien le jeune homme grandit dans son estime, après ce qu'elle venait d'apprendre ! L'hostilité du jeune de Sivrey envers M. Fortuné ne

lui paraissait plus qu'un sentiment d'éloignement, bien naturel vis-à-vis du remplaçant d'un père chéri. Le plus grave défaut de Bernard s'effaça donc, tandis que certaines de ses qualités prenaient un nouveau relief dans le rôle qu'il avait entrepris auprès de sa sœur.

Bon gré mal gré, Clotilde dut s'améliorer. En dépit de sa très mauvaise volonté, de ses révoltes, annoncées par de brusques et originales saillies, il lui fallut céder et devenir une écolière, sinon excellente, du moins supportable. L'intelligence ne lui aurait pas manqué pour arriver à mieux, quoique ce fût une intelligence plutôt brillante que sérieuse ; mais le mieux ne la tentait pas, l'assez bien suffisant pour apaiser Bernard et satisfaire Mlle Dolores. " Je ne suis pas assez bête, disait-elle, avec franchise, pour me tuer inutilement."

Donc, Clotilde ne se tuait pas, mais elle travaillait. En outre, comme sa nature n'était pas foncièrement mauvaise, mais seulement gâtée, elle subit peu à peu le charme de son institutrice, jusqu'à s'attacher sincèrement à elle. Attachement égoïste à la vérité, comme l'est presque toujours celui d'un enfant, mais attachement précieux pourtant et qui en amena un, absolument dévoué, de la part de Lolita.

La filleule de Pepa avait en réserve des trésors de tendresse qui ne demandaient qu'à se répandre. Elle se trouvait, d'ailleurs, dans la maison de M. Fortuné, aussi heureuse qu'elle pouvait l'être chez des étrangers. Le maître, quoique moins aveuglément admiré d'elle, n'était pas descendu dans son opinion aussi bas que dans celle de Bernard : si quelques-unes de ses illusions sur lui s'étaient envolées, un bon nombre subsistaient encore et suffisaient pour lui inspirer estime et confiance. Comment aurait-elle pu taxer d'hypocrisie ce vieillard dont la sensibilité était si vive qu'un chant harmonieux faisait couler des larmes de ses yeux ? Sans doute, il avait de grands torts et d'étranges contradictions dans l'éducation de sa fille ; mais qui n'en a pas ?

Puis, l'aveuglement paternel, s'il est souvent regardé comme un malheur, n'a jamais été considéré comme un crime.

Quant à Clotilde, de l'aveu même de son frère, elle avait du bon : sa nature peu affectueuse était, du moins, très franche. Clotilde manquait presque toujours de tact, souvent même de politesse ; mais si elle vous jetait vos vérités à la face, elle ne trouvait pas

mauvais qu'on lui dît les siennes ; les paroles les plus dures ne la révoltaient point : elle les admettait, par un esprit d'impartialité envers elle-même qui est peut-être plus rare encore que la bonté. C'était cette franchise admirable que Bernard craignait tant de voir altérer avec le système de faiblesse raisonnée du père. " S'il la gâtait en avouant qu'il la gâte et qu'il a tort, disait le jeune homme, ce ne serait que demi mal ; mais cette manie de justifier toutes ses faiblesses perdra le jugement et la franchise de ma sœur."

Lolita espérait bien que non et faisait tout son possible pour conjurer les alarmes fraternelles.

Restait Émile, le neveu, le filleul, la doublure du maître, selon Bernard qui, pour celui-là encore, ne montrait aucune espèce d'indulgence. " C'est une girouette, disait-il, et le vent qui la fait tourner est l'avis de son illustrissime parrain."

Lolita ne trouvait pas un très grand mal à ce que ce jeune homme, privé de famille et de conseil, modelât, peut-être un peu trop facilement, ses opinions sur celles de M. Fortuné. Elle voyait une déférence naturelle dans ce que Bernard nommait obséquiosité servile. Enfin, Émile était assez peu prisé dans ce milieu affectueux, mais dédaigneux ; il souffrait visiblement de la légèreté avec laquelle on traitait son talent et ses efforts pour arriver, efforts que M. Fortuné semblait presque désapprouver, lui qui, par sa situation exceptionnelle, aurait pu contribuer si facilement au succès de son filleul. Bref, ce jeune homme n'était pas heureux et cela constituait peut-être son plus grand mérite aux yeux de Lolita dont le cœur, plein de délicatesse féminine, accordait à ce déshérité une pitié voilée d'admiration pour son talent, et qui semblait aussi flatteuse que douce au poète incompris. Enfin, elle ne pouvait s'empêcher d'établir une sorte de comparaison entre la destinée de cet orphelin et la sienne, en reconnaissant pourtant qu'on la traitait avec plus d'égards que lui. Tout cela lui inspirait pour Émile une sorte d'affection fraternelle qui, chez le jeune homme, en rencontrait une beaucoup plus vive et moins fraternelle.

M. Fortuné était trop clairvoyant au sujet des sentiments d'autrui, pour ne point s'en apercevoir. Il semblait satisfait de cette affection réciproque ; il ne craignait même pas de l'encourager par de fréquentes et très claires allusions. Peut-être n'était-il pas fâché

de voir cette consolation à son neveu ; peut-être aussi se disait-il que Clotilde, dans peu d'années, serait trop grande pour avoir son institutrice, et qu'un mariage entre celle-ci et son filleul serait un moyen tout naturel de garder sous sa main cette incomparable musicienne.

La vie de Lolita suivit donc un cours aussi paisible que régulier, partagée entre les devoirs aimés de sa profession et les plaisirs, aimés aussi, de la famille dont elle faisait maintenant partie. Ses dimanches restaient consacrés à sa chère marraine et lui semblaient encore le meilleur de son existence.

Au bout de quatre années passées de la sorte, la jeune fille n'avait point changé. La fleur de ses dix-huit ans brillait toujours sur son frais visage : un regard plus sérieux, une démarche plus posée, c'était toute la différence qu'on aurait pu remarquer en elle.

En revanche, Clotilde était transformée : grande, brune, un peu forte, elle aurait semblé l'aînée de son institutrice, sans l'expression de joyeuse insouciance de ses yeux noirs et la pétulance de ses allures. Au moral, elle est devenue un peu plus raisonnable, sensiblement meilleure, tout en ayant conservé la même originalité d'esprit, avec son franc parler d'enfant terrible.

Émile avait toujours sa soyeuse barbe blonde, sa figure douce et un peu chagrine : cependant, il paraissait moins soucieux depuis le départ de Bernard qui, devenu docteur, avait accepté une mission médico-scientifique en Égypte.

M. Fortuné était resté en tout exactement le même, disaient ses nombreux amis, ainsi que ses rares ennemis.

A cette époque Mlle Clotilde s'avisa de pâlir : elle avait pris la maladie si fort à la mode de nos jours parmi les jeunes Parisiennes : elle était devenue anémique. Un célèbre docteur, ami de M. Fortuné, ordonna simplement un changement d'air.

Afin de concilier le besoin qu'éprouvait Clotilde de quitter Paris et celui que son père avait d'y rester, on se décida, après délibération, à louer une petite maison meublée à Fontainebleau, résidence assez proche de la capitale pour permettre d'y revenir souvent, assez éloignée, cependant, pour que le changement d'air fût sérieux.

L'idée seule de ce changement sembla faire du bien à Clotilde : ses grands yeux qui étaient devenus languissants s'animèrent de nouveau ; son pas redevint léger, en tournant autour des malles qui s'alignaient dans l'antichambre.

Mlle Anne, dans sa prévoyance, jugea bon de joindre aux vêtements légers, nécessaires en août, les vêtements moins légers, utiles en septembre, et les vêtements lourds, indispensables en octobre, dans une région forestière où les soirées ont des fraîcheurs perfides. Puis, il fallait des couvre-pieds ouatés (ces maisons garnies sont si mal montées), des édredons, toujours pour octobre ; enfin, on ne pouvait se passer de la chancelière de M. Fortuné, de celle de Mlle Anne elle-même, de leurs deux bergères, etc. L'omnibus commandé au chemin de fer semblait une voiture de déménagement quand il fut chargé. Mlle Anne craignait que le poids des bagages, inclinant le dessus, ne vint à faire verser. En outre, des craquements sinistres se faisaient entendre dans le plafond. Clotilde, que tout amusait, obligea Émile qui les suivait pour donner un coup de main à l'installation, à s'arc-bouter avec sa canne, afin de soutenir le dit plafond : après quoi, elle rit à gorge déployée de sa drôle de figure et lui proposa de réciter un sonnet sur les plafonds d'omnibus.

M. Fortuné, confortablement installé dans un coin, souriait aux folies de sa fille et indiquait du doigt à Lolita tous les monuments qui défilaient devant eux : Saint-Angustin, l'Opéra, la Madeleine, édifices modernes à effet, bien inférieurs à ce coin délicieux du vieux Paris qui borde la rive gauche de la Seine ; la Sainte-Chapelle, les tourelles du Palais de Justice, les tours de Notre-Dame ; puis, entre la coupole du Panthéon et le clocher de Saint-Etienne-du-Mont, la tant vieille tour de Clovis.

Lolita admirait en souriant, quoique un peu triste, car elle avait fait ses adieux rue de Condé et ne devait pas revoir sa marraine avant trois mois. À l'aspect de la rive gauche qu'elle avait si souvent parcourue avec Pepa, tout le passé de sa vie lui revenait. Elle songeait, bercée par les cahots de l'omnibus, et se disait que sa destinée était de n'avoir jamais de famille. À ce moment, son regard tomba sur Émile assis en face d'elle, et ses joues se rosèrent légèrement. Depuis quelque temps, lui semblait-il, M. Émile sortait un peu des bornes de la stricte politesse. Quelque chose de plus chaud dans l'accent, de plus profond dans le regard, de plus affectueux dans les paroles, semblait indiquer un désir, peut-être même un espoir secret, fortement encouragé par l'approbation manifeste de M. Fortuné.

Lolita ne pouvait plus guère s'y tromper : le parrain et le filleul semblaient, autant l'un que l'autre, souhaiter qu'elle devint Mme

Émile Bordier. Sur sa demande, M. Fortuné s'était décidé à se remuer pour faire représenter une comédie en vers du jeune poète : *le Foyer*. *Le Foyer*, dûment recommandé, avait été en outre favorablement apprécié par le comité de lecture et devait être joué à la rentrée.

—Si ta pièce réussit, avait dit M. Fortuné au jeune auteur, en lui apprenant cette bonne nouvelle, tu pourras te marier. Tu es en âge, maintenant, et je remettrais volontiers le bonheur de mon filleul entre les mains d'une charmante personne que je connais, avait-il conclu, en regardant Lolita.

Rien n'était plus clair : cependant, la jeune fille avait rougi sans répondre et le jeune homme avait rougi aussi en silence, mais avec un regard plus éloquent que bien des discours.

C'est à cela que pensait Lolita, au moment de quitter Paris, et elle se demandait si elle répondrait oui ou non à la proposition de mariage qui allait inévitablement lui être faite. Elle se le demandait, mais ne se répondait pas. Sans doute, un foyer à elle, une famille à elle, serait une douce chose. Émile Bordier était un garçon rangé, de caractère paisible, quoique un peu chagrin ; intelligent, sinon jusqu'au génie, du moins jusqu'au talent et à un talent que la jeune fille était capable d'apprécier, grâce à ses aptitudes littéraires. Il n'avait pas de fortune, mais quelques succès au théâtre lui en assureraient une suffisante. Ce mariage semblait vraiment raisonnable : M. Fortuné le désirait ; Pepa l'approuverait-elle ? M. Bernard, est-ce que cela le regardait ? Quelle idée ridicule de pouvoir songer à un mariage avec Emile, sans penser aussitôt à Bernard ! Il y a de ces obsessions fatigantes, sans aucune raison d'être ; heureusement, un effort de volonté suffit pour les chasser. Mais, non : derrière les yeux bleus et la barbe blonde d'Émile, encadrée en imagination de la cravate blanche du marié, toujours ces yeux noirs de Bernard !

« Ah ! pensa la jeune fille ; je devine d'où vient cela. J'ai tellement pris l'habitude de le consulter pour l'éducation de Clotilde que je ne sais plus me décider sans son avis ; c'est agaçant ! Mais, aussi, quel besoin ai-je d'y songer maintenant ? Mieux vaut attendre les événements, sans m'en préoccuper.

Et Lolita ne se préoccupa point. Elle était même la plus calme au moment où l'omnibus qui avait pris les voyageurs à la gare de Fontainebleau fit retentir les pavés de la rue Saint-Louis et s'ar-

rêta devant la grille d'une petite maison que Mlle Anne déclara, *a priori*, horriblement incommode et affreusement humide.

## VIII

—Madolo, dit Clotilde, en entrant le lendemain matin dans la chambre de son institutrice (Madolo était un ingénieur diminutif de : Mlle Dolorès), Madolo, venez donc voir !

Lolita vit d'abord Clotilde, délicieusement jolie ce matin-là avec un simple peignoir de flanelle blanche, festonnée de rouge, et un grand chapeau paille sur lequel elle avait piqué trois pavots, éclos en contrebande dans le gazon de la cour.

—Voir quoi ? dit-elle, en acceptant le bras que son élève, beaucoup plus grande qu'elle maintenant, avait pris l'habitude de lui offrir.

—Patience ! fit Clotilde, attendez. Vous êtes trop curieuse, Madolo.

Les deux jeunes filles descendirent, en riant, l'escalier qui conduisait au jardin.

—Ce pauvre jardin, dit Clotilde, il a furieusement besoin du coup de main qu'Émile doit lui donner ! Mais je crains qu'il ne l'attende quelque temps : regardez à quoi s'occupe notre jardinier !

Lolita s'avança vers le berceau de charmille que lui indiquait Clotilde. Les têtes des jeunes filles s'encadrèrent dans l'ouverture ; l'une dont l'éclat sombre était relevé par le rouge bruyant des pavots, l'autre toute blanche et rose avec un voile de gaze bleue, noué à la hâte sur ses tresses d'or.

Laquelle était la plus jolie ? on eût été embarrassé de le dire. Cependant, Émile qui écrivait sous la charmille, ne sembla pas éprouver d'hésitation ; son regard alla droit à Lolita.

Celle-ci se retira vivement, avec un coup d'œil de reproche à Clotilde.

—Bah ! dit l'incorrigible enfant, ne pensez pas que notre venue l'ait dérangé : il aura cru voir des muses, voilà tout. Les poètes, c'est si commode, ils voient ce qu'ils veulent ! Et puis, croyez-vous le malheur bien grand si nous avons empêché quelques mauvais alexandrins de venir au jour ?

—Clotilde, répondit Lolita tout affligée, vous n'êtes pas méchante ; pourquoi donc vous plaisez-vous à tourmenter ainsi votre pauvre cousin ?

—Parce que mon pauvre cousin m'agace . . .

—Mais vous savez qu'on lui a demandé des modifications à sa pièce ; il doit se hâter.

—Bah ! il est bien pressé de se faire siffler !

—Oh ! Clotilde, pouvez-vous parler ainsi ?

Clotilde lâcha brusquement la main de son institutrice et se postant en face d'elle, les bras croisés :

—De bonne foi, dit-elle, vous lui croyez du talent ?

—Certainement ; pourquoi avez-vous l'air de trouver cela extraordinaire ?

—Quoi ! reprit Clotilde : Émile que je connais depuis ma naissance, que je taquine depuis que j'ai l'âge de raison, qui m'a fait des cocottes de papier et des paniers de perles ; qui maintenant, me cueille des prunes et me tient mes écheveaux de soie ; Émile serait un poète, un vrai ?

—Mais, répondit en riant, Lolita, votre père que vous avez vu aussi depuis votre naissance, dans les plus menues circonstances de la vie intime, est bien un écrivain, un vrai, et du plus grand talent.

—Oh ! un prosateur : quelle différence ! Mais un poète, jamais, voyez-vous, je ne me le serais figuré comme tout le monde, avec de la barbe, un monocle et un complet à carreaux. Non, c'est trop fort ! Et Clotilde riait de son franc rire, si communicatif que Lolita ne put s'empêcher de l'imiter. Elle reprit, pourtant :

—Ce n'est point sur la barbe ou le gilet qu'il faut juger un poète, mais sur ses poésies. Ne trouvez-vous pas que ses vers sont beaux ?

—Madolo, fit Clotilde, d'un air grave, en abattant du bout de son ombrelle un pavot qui restait isolé au milieu de la pelouse, je n'ai pas l'enthousiasme aussi facile que vous ; ou, plutôt, j'aime tous les vers, les mauvais comme les bons ; cela fait toujours une petite musique agréable : *drine, drine, drine*, comme la sonnette du charbonnier qui passe en ce moment. N'est-ce pas que c'est gentil ?

Mais, quant à croire qu'Émile est un vrai poète, voyez-vous, cela ne peut pas m'entrer dans la cervelle : il faudrait, sans vous offenser, que quelqu'un d'autre me le dit, car vous êtes trop bienveillante ; quelqu'un comme père, par exemple. Eh bien ! père ne semble pas gober Émile (pardon de l'expression !). Il n'y a que vous, Madolo, qui y croyiez. Vous savez que c'est votre faute si on le joue.

Mon père l'a recommandé uniquement pour vous faire plaisir ; ainsi, gare à vous, s'il fait fiasco ! Ne me regardez pas avec de si grands yeux : j'aime bien Emile et je veux même vous confier, si cela peut vous faire plaisir, que je lui trouve les plus jolis yeux bleus du monde, sans faire tort aux vôtres. Quant à sa barbe, il n'y en a pas de pareille. Êtes-vous contente ? Vous riez ? à la bonne heure ! Ah ! s'il était bon poète, il m'inspirerait la plus vive admiration ; mais je ne puis croire à son talent, c'est plus fort que moi. Enfin, nous verrons bien ce que le public dira.

Cela m'amusera d'aller à sa première. Et puis, père m'a promis de me donner une robe de chez Laferrière pour cette grande occasion. Ce sera en novembre. J'y ai déjà réfléchi : je choisirai de la gaze ponceau, poudrée d'or, avec des boutons-d'or, *en or*, dans mes cheveux. Cela fera valoir ma *beauté brune*, n'est-ce pas ? Quant à vous, Madolo, pour faire valoir votre beauté blonde, je vous ai choisi une robe de surah, du bleu céleste de vos yeux, pointillé d'argent, avec une touffe de bluets mêlés de muguet d'argent, dans vos cheveux.

—Comment ? s'écria Lolita.

—Chut ! chut ! c'est père qui vous l'offrira et j'ai promis de ne pas vous le dire.

—Mes compliments sur votre promesse ! Mais, j'irai donc à la première ?

—Quelle question ! Vous avez été à la peine, il est juste que vous soyez à l'honneur, si honneur il y a. S'il est sifflé, nous en serons quittes pour relever l'écran de notre loge et nous y aurons toujours gagné deux jolies toilettes. Mais venez déjeuner : Joséphine nous fait des appels désespérés.

Le déjeuner était servi dans une salle à manger bien claire, donnant sur le jardin. Quoique le service ne brillât ni par l'élégance ni par le confort, car la quantité des porcelaines et des cristaux n'était pas supérieure à la qualité, les convives se mirent à table avec plaisir. L'air pur de Fontainebleau avait déjà aiguisé leur appétit ; puis, ce jardin à demi négligé qu'envahissaient les mousses et les herbes folles, était un agréable coup d'œil aux rayons du soleil levant. Aussi, Mile Anne fut-elle seule à regretter la somptueuse salle à manger du boulevard de Courcelles.

Clotilde, après avoir bu son chocolat jusqu'à la dernière goutte et dévoré trois croissants, à la grande joie de son père et de sa tante, s'écria :

—Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous proposer une énigme : Quel est le bipède le plus paresseux, le plus maussade et le plus muet de la création ?

On chercha d'abord, puis on répondit. Les opinions varièrent du pingouin à l'orfraie, quoique, à vrai dire, ni l'un ni l'autre ne soient muets.

—Vous n'y êtes pas, fit Clotilde : cet affreux bipède, ajouta-t-elle, en dirigeant un doigt vers Emile, c'est le poète ! Puis elle s'enfuit laissant tout le monde souriant, même sa victime, trop accoutumée à de semblables compliments pour s'en émouvoir.

Les journées s'écoulèrent rapidement dans la petite maison de la rue Saint-Louis. Tous les matins, profitant du voisinage du manège Lazard, Clotilde sortait à cheval avec son père. Elle montait avec grâce ; lui, sans être un centaure, avait fort belle tenue. Pendant ce temps, Mlle Anne surveillait le ménage. Emile corrigeait sa pièce, tout en jetant des regards furtifs à travers sa persienne, pour épier les allées et venues de Lolita qui cueillait des fleurs dans le jardin. Les après-dîners se passaient en promenades dans cette admirable forêt, si variée et si séduisante qu'elle plaît même aux voyageurs qui ont vu les merveilles des deux mondes. Combien devait-elle charmer nos Parisiens !

Un jour, on poussa jusqu'à Barbizon. On déjeuna à l'auberge du père Ganne et l'on s'amusa à regarder toutes les peintures murales de l'établissement. Clotilde voulut absolument copier sur son carnet la complainte de Barbizon.

Au départ, le temps était si beau, l'air si pur, qu'on résolut de revenir à pied. La voiture fut renvoyée. Clotilde avait attaché à son chapeau une touffe de fleurs de genêt, partit la première, frappant les herbes du sentier avec une bague de genévrier, cueillie par Emile, tandis qu'elle chantait de toute sa voix :

Deux rochers avec trois chênes,  
Trois chên's avec deux rochers,  
Des chênes tout bancroch'n's et  
Des rochers qui font la chaîne :  
Quels jolis horizons ont  
Les peintres de Barbizon !

On la suivait en riant, joyeux de ses enfantillages qui prouvaient le retour à la santé. Ses joues mates avaient pris un ton chaud ; ses grands yeux noirs flamboyaient dans la pénombre des futaies ; ses lèvres rouges semblaient des rubis, lorsqu'elle dit, en se tournant vers Emile :

— Mon cher, quand tu feras des vers comme ça, je te promets la célébrité.

On arrivait à une clairière ; Mlle Anne, dont le pas se faisait un peu lourd, proposa de s'y arrêter. Emile, toujours obligeant, lui organisa un siège avec des feuilles de fougère, tandis que Clotilde et son père s'enfonçaient dans le tallis, l'une en quête d'un bouquet, l'autre à la recherche des champignons, ce qui faisait frémir sa sœur, qui se défiait de ses connaissances en histoire naturelle et envoyait régulièrement les cryptogames à la boîte aux ordures, sous les prétextes les plus divers.

La bonne demoiselle se trouva si bien sur son lit de fougère qu'elle s'y assoupit peu à peu.

Lolita avait tiré de sa poche une dentelle au crochet qu'elle faisait courir entre ses doigts, tout en regardant avec délices autour d'elle. Qu'on était donc bien dans ce coin de forêt ! quelle pureté d'air, quelles senteurs exquises et vivifiantes ! La jeune institutrice se trouvait bien aussi de Fontainebleau. Sa beauté fine et délicate y prenait un éclat qui la rehaussait : sous son petit chapeau de paille noire, elle semblait la plus gracieuse et la plus fraîche des fleurs. C'est ce que lui dit Emile en s'approchant d'elle ; puis il ajouta, baissant la voix, à cause de Mlle Anne :

— Seriez-vous assez bonne, mademoiselle, pour écouter un acte de ma pièce et m'en dire votre avis ?

— Très volontiers, répondit-elle, ce sera un vrai plaisir pour moi. J'aime beaucoup vos vers, et je crois que je les trouverai plus beaux encore en forêt.

Ils s'éloignèrent un peu, de crainte de réveiller la dormeuse. Les branches sèches craquaient sous leurs pieds ; les rameaux des grands hêtres formaient au-dessus de leur tête un berceau sombre que traversaient, comme des flèches d'or, les rayons du soleil couchant.

Ils s'assirent sur les racines moussues d'un vieux chêne : elle, pensive, remuant doucement du bout de son ombrelle les feuilles accumulées en tapis épais ; lui, timide, commençant d'une voix troublée qui s'affermissait à mesure, sous l'intensité du sentiment.

Les vers d'Émile étaient beaux ; ils coulaient, harmonieux, entre ses lèvres fines. Lolita regardait vaguement devant elle, bercée par cette musique. Parfois, un lézard frôlait la mousse et venait étaler sous ses yeux sa robe d'émeraude ; ou bien un écureuil, enhardi par

leur immobilité, bondissait dans les branches les plus basses des hêtres, tandis que les abeilles emplissaient de leurs bourdonnements les touffes de bruyère en fleur. Et ce décor charmant, riant et sauvage à la fois, faisait mieux ressortir les vers du poète. Celui-ci le sentait ; sa voix était assurée maintenant. Elle prit une douceur pénétrante quand il acheva :

Mon idéal n'est point une vaine chimère :  
Si beau que je le rêve, il habite la terre.  
Je lui parle, il m'écoute ; et, déjà sous sa loi,  
J'attends qu'il se prononce et dispose de moi.  
Une aimable retraite à l'écart de la route  
Où marchent les soucis, les alarmes, le doute ;  
Un abri solitaire où l'on trouve, au retour,  
La paix des cœurs heureux, faite d'ombre et d'amour,  
Où l'on voit au foyer un ange tutélaire,  
Une compagne aimée, empressée à vous plaire ;  
Ce ne serait qu'un songe, aussi menteur que doux,  
Si l'abri n'était là, si l'ange n'était vous !

Lolita resta pensive, la tête inclinée, les yeux baissés sur le sol. Émile épiait ses sentiments sur son visage. Était-ce la brise du soir ou l'émotion qui colorait ses joues ? Il allait parler lorsqu'un bruit de pas se fit entendre. Tous deux levèrent la tête et virent un peintre qui s'avavançait, la boîte sur l'épaule.

—Comment, je vous prie, appelle-t-on ce sentier ? lui demanda Émile. Il avait vu rougir sa compagne et voulait faire diversion.

—Le nid d'amour, répondit le peintre, qui s'éloigna rapidement, après avoir salué et souri.

Lolita rougit davantage.

Ils retournèrent à la clairière. Mlle Anne, qui venait de s'éveiller, déclarait à M. Fortuné qu'elle trouvait tous ses champignons suspects, que la prudence ne lui permettait pas d'en faire cuire même la moitié d'un. En revanche, elle admirait beaucoup le bouquet de Clotilde.

—A propos, Émile, dit celle-ci : tu ne nous as jamais récité un seul vers de ta pièce ; ce serait le lieu et le moment.

—Il vient de m'en réciter un acte entier, répondit Lolita.

—Ah ! fit Clotilde : est-ce beau ?

—Très beau.

Et l'on revint à la maison.

Le soir, Clotilde suivit Lolita dans sa chambre.

—Madolo, dit-elle en l'embrassant, vous ne vous doutez pas du plaisir que j'éprouve : je serais presque tentée de croire au talent d'Émile.

—Vraiment. Et pourquoi ?

—Parce que vous paraissiez singulièrement émue, après qu'il vous avait récité ses vers, et je sais combien le beau vous émeut : vous avez la fibre. Bonsoir, Madolo ; vous serez délicieuse en bleu céleste.

—Bonsoir, Clotilde ; vous serez charmante en ponceau.

Lolita se mit au lit, mais le sommeil ne vint pas d'abord. Quand elle dormit enfin, ses rêves ne lui présentèrent ni l'auberge Ganne, ni la clairière, ni le sentier du nid d'amour, ni le visage ému d'Émile ; non, rien, rien que les yeux railleurs de Bernard.

## IX

Emile passa une nuit blanche. A la fièvre qui s'empare d'un auteur, au moment de livrer son œuvre au public, se joignait chez lui celle de l'amoureux sur le point de déclarer sa flamme. Mais la déclaration n'était-elle pas déjà faite ? Ces vers si tendres, lus sous la feuillée, n'avaient-ils pas leur éloquence ?

Le jeune homme y songeait, accoudé sur l'appui de sa fenêtre, les yeux sur le ciel où les cimes des grands arbres se confondaient avec des nuages bizarres, au travers desquels la lune semblait jouer à la cachette. Pourtant, ce qu'il voyait n'était pas ce qu'il regardait : les yeux de son âme considéraient ce ravissant petit chemin sous la futaie, si bien nommé le nid d'amour. Il revoyait la pose gracieuse de sa compagne, sa main distraite, jouant avec les herbes, ses beaux yeux baissés, sa rougeur émue, car elle était émue : il n'y avait pas à s'y tromper. Mais d'où venait son émotion ? n'était-ce pas seulement des vers qu'elle entendait ? Ainsi que le disait Clotilde, elle avait la fibre ; alors, c'était peut-être un simple trouble de dilettante.

Emile devint anxieux ; il éprouvait un sentiment étrange et à coup sûr bien rare ; le poète était jaloux de sa poésie ! Afin de sortir de ce doute, il songea à prier son parrain de lui venir en aide. M. Fortuné avait toujours paru désirer ce mariage : rien n'était plus simple que de le charger des négociations. Oui, mais il fallait attendre la représentation de la pièce.

Ici les angoisses de l'auteur se joignirent à celles de l'amant et ramenèrent sa pensée à ce qu'il voyait. La lune qui brillait par un petit trou lumineux, entre les découpures noires des nuages, lui sembla l'image de son sort, incertain, voilé. Elle se cache, elle dis-

paraît : est-ce la gloire, est-ce l'amour qui s'enfuit ? Tous les deux peut-être . . . Elle sort de l'ombre, la revoilà plus brillante : triomphe complet ! Mais quelle énorme nuée ! comme elle s'avance, comme elle engloutit tout ! Plus d'étoiles, plus de lune : la nuit, la nuit noire avec une averse diluvienne. Pauvre poète, pauvre amoureux, ferme ta fenêtre et va te coucher : cela vaudra mieux que d'épier le destin sur l'aile des nuages.

A la même heure, au même instant, un autre jeune homme se promenait sur la terrasse d'une maison d'Alexandrie. Il regardait la silhouette élégante du palais du pacha, les barques glissant sur le canal de Suez, les étoiles, si lumineuses sous ce brûlant climat. Mais, comme Emile, il ne voyait pas ce qu'il regardait : une sorte de mirage brodait sur le manteau d'or de la nuit le même profil pur et fin auquel songeait le poète.

— Il était temps de filer, pensait tout haut Bernard ; sans cela, j'aurais été pincé, tout ce qu'il y a de plus pincé. Peut-être même était-il un peu tard . . . Quelle charmante fille ! aussi jolie que bonne, aussi bonne que jolie : quelque chose de noble dans l'âme, de simple dans le caractère, qui en fait une perle rare. Oui, mais Emile en tient et son parrain pousse à la roue. Il paraît lui plaire . . . ma foi, je leur ai laissé le champ libre. Si elle l'épouse, eh bien ! je choisirai une de ces femmes qui ont des amandes noires en guise d'yeux et une écorce d'orange au lieu de peau, plutôt que de prendre une de ces ingénues de salon qui, des pieds à la tête, ne sont que mensonge. Ou, plutôt, je ne prendrai rien ; j'épouserai l'hôpital d'Alexandrie, voilà tout. Décidément, je suis parti trop tard. Cet imbécile d'Émile est bien heureux de savoir rimer : un quatrain me soulagerait. Mais, qui frappe à pareille heure ? Ah ! c'est toi, Robin : quoi de nouveau ?

— Un cholérique, monsieur le docteur, dit Robin, grand gaillard d'infirmier dont le salut militaire annonçait l'ancien soldat. Ma sœur Elzéar vous prie de venir : elle voudrait vous voir. Qui aurait cru que ce choléra reviendrait maintenant ?

— Va dire à sœur Elzéar que je te suis, répondit Bernard, en choisissant quelques flacons dans une armoire.

“ Tiens, tiens, ajouta-t-il du même air tranquille, pendant que l'infirmier descendait : le choléra ! ce sera peut-être une solution . . . ”

## X

Au sortir du tourbillon parisien, rien ne semble plus délicieux que le calme de la province. Les yeux se reposent sur la verdure des jardins ou des bois ; les oreilles se détendent dans le silence profond des nuits : c'est rafraîchissant, vivifiant, exquis. Mais, au bout de trois mois de cette exquisité, avouons-le, il n'est pas désagréable de se replonger dans le tourbillon parisien. On arpente les trottoirs des boulevards avec une élasticité nouvelle ; ce mouvement, ce bruit qui avaient lassé, amusent maintenant ; puis, on n'est pas fâché non plus de reprendre langue et de retrouver ces causeries un peu superficielles peut-être, mais vives, animées, spirituelles, et qui le paraissent davantage encore après la torpeur provinciale. C'est ce que pensaient et disaient Clotilde et son institutrice, en se disposant à quitter la rue Royale pour traverser la place de la Concorde.

Au moment où elles allaient descendre du trottoir, une voiture s'arrêta devant elles. Mme de Blignac leur faisait signe d'y prendre place à ses côtés.

—Je suis, leur dit-elle, la plus malheureuse des femmes : j'ai promis, en sortant, de recommander un individu au Ministère de la Marine et j'ai totalement oublié son nom, ce qui n'est rien, mais aussi sa profession : voilà le grave ! Est-il employé, garçon de bureau, sous-chef, officier de marine ? Impossible de me le rappeler : c'est désolant !

Les jolis sourcils de la vicomtesse allaient, dans leur désespoir, rejoindre les frissons parfumés de son front.

Clotilde eut l'insolence d'éclater de rire. Ce rire électrisa Mme de Blignac.

—Petite moqueuse, dit-elle, vous verrez que je m'en tirerai encore cette fois : que pariez-vous ?

—Rien, madame ; je suis convaincue aussi que vous vous en tirerez, à votre honneur et à la joie de votre protégé.

—A la bonne heure ! Cocher, arrêtez ici, au Ministère.

Mme de Blignac descendit légère et gracieuse ; elle adressa un signe d'adieu et un sourire aux jeunes filles, puis franchit la porte avec cette audace que la fortune se plaît à favoriser.

Les deux amies rentrèrent chez elles et contèrent l'histoire à M. Fortuné, qui s'en divertit beaucoup.

—Cette femme, dit-il, a le génie de la recommandation.

Depuis huit jours, l'appartement du boulevard de Courcelles, était rouvert. Mlle Anne retrouvait avec volupté ses pénates chéris qu'elle n'avait cessé de regretter. M. Fortuné, quoiqu'il vantât bien haut les charmes de la nature, était au fond trop Parisien pour ne pas se trouver charmé de cette réinstallation. Emile regrettait peut-être le jardin de la rue Saint-Louis et le sentier du nid d'amour, mais le temps lui manquait pour y songer beaucoup. Ses heures se trouvaient absorbées par les visites, les courses, les répétitions de sa pièce. *La pièce d'Émile !* c'était pour l'instant le sujet de toutes les conversations. Clotilde y prenait un intérêt qu'elle n'avait jamais témoigné à l'auteur : peut-être cela venait-il de la fameuse toilette ponceau ; ou peut-être l'affection de Clotilde pour son ami d'enfance était-elle plus sérieuse, au fond, qu'elle ne le disait et ne le pensait. M. Fortuné, après s'être bien fait tirer l'oreille pour la patronner, se mettait maintenant en quatre, désireux de dégager sa responsabilité en cas d'insuccès. Il n'était pas jusqu'à Mlle Anne qui ne s'y intéressât. Elle avait demandé à Émile la faveur d'une lecture pendant laquelle ses yeux s'étaient tenus héroïquement ouverts, malgré l'habitude quotidienne d'une petite sieste, le soir, après dîner. L'auteur s'était trouvé infiniment flatté d'une telle exception à la règle.

Lolita était peut-être celle qui en parlait le moins, mais qui y pensait le plus. Elle avait des motifs tout personnels de s'y intéresser et sentait bien que cette représentation serait une date décisive dans sa vie.

L'après-midi du grand jour, Emile qui devait dîner près du théâtre, vint voir une dernière fois son parrain. En sortant du cabinet de M. Fortuné, il entra dans le salon où Lolita se trouvait seule, occupée à un ouvrage d'aiguille.

—Mademoiselle, dit-il, en souriant, je viens vous répéter un vers de la romance que vous préférez :

Vous qui priez, priez pour moi.

—Certainement, répondit avec chaleur la jeune fille : je prierai pour vous, monsieur, n'en doutez pas.

—J'ai encore, ajouta-t-il d'une voix plus basse et en pâlisant un peu, une autre requête à vous faire, mais je n'oserai l'exprimer qu'après la représentation, en cas de succès.

Lolita comprit. Elle releva franchement la tête et répondit :

—Vous me trouverez favorablement disposée, monsieur, *dans tous les cas*. Elle appuya sur ces derniers mots, lui donnant bien à entendre, généreusement, que le succès qu'elle désirait pour lui n'était pas une condition pour elle. Il lui semblait que cette pensée le rendrait moins malheureux en cas d'échec.

Le jeune homme en fut profondément touché. Retenant la main qu'elle lui avait tendue, en signe d'adieu et d'encouragement, il y posa respectueusement les lèvres, puis sortit, sans rien dire de plus. Il rentra un instant chez M. Fortuné avant de partir, pour lui communiquer la parole d'espoir qu'il venait d'entendre.

Quand il descendit, Lolita alla vers la fenêtre pour le suivre du regard. Sa destinée était écrite, maintenant ; ce qui venait de se passer équivalait à une promesse. Elle en éprouvait une satisfaction paisible, faite surtout de la pensée du bonheur qu'elle donnerait, et de la tranquillité de voir sa vie fixée.

Lolita éprouvait le besoin de confier à Pepa cette grande nouvelle. Il restait quatre heures avant le dîner, elle avait tout le temps. Elle se rendit chez M. Fortuné pour lui demander l'autorisation de courir bien vite rue de Condé. Celui-ci la reçut de la manière la plus affable. Il avait été mis au courant par Emile et dit tout simplement :

—Permettez-moi d'embrasser la charmante fiancée, en guise de félicitation. Ma chère enfant, je suis heureux pour mon filleul de l'espoir que vous lui avez donné ; heureux aussi pour vous, car Emile est très doux, très rangé et rendra, j'en suis sûr, sa femme heureuse. Il ne me reste plus à lui souhaiter que le succès.

Lolita reçut de bonne grâce le compliment et le baiser presque paternel de son maître. Elle lui exposa le désir qu'elle avait de faire une apparition rue de Condé.

—Oui, mon enfant, dit M. Fortuné : je vous y autorise de tout mon cœur. Offrez mes respectueux compliments à votre chère marraine et dites-lui, ajouta-t-il en souriant, que j'aurai bientôt l'honneur de lui faire une visite officielle.

Lolita sortit, toute rouge, et courut à l'omnibus. Il allait lentement sur le pavé gras, mais elle ne songeait pas à trouver le temps long. Un monde de pensées s'agitaient dans sa tête. Tout ce qu'elle voyait lui semblait avoir un sens nouveau. Un jeune homme et une jeune femme marchaient, se donnant le bras et se regardant tendrement : elle marcherait ainsi, au bras d'Emile.

Une charmante petite maison, fermée par une grille recouverte de lierre, attira ses regards : quand Emile serait célèbre, ils pourraient habiter une maison semblable. La plus belle chambre serait pour Pepa, car Pepa primait tout encore et c'est vers elle surtout que volait le cœur de sa filleule. Qu'allait-elle dire, la chère créature ? Elle serait bien heureuse sans doute, d'une joie folle, avec son tempérament bouillant.

Aussitôt la porte ouverte :

—Réjouis-toi, Pepa : je me marie !

—Dios mio ! tou te maries, nina ? avec M. Emile ?

—Oui, tu l'as deviné. Mais, pourquoi fais-tu la grimace ? Tu sais bien que je ne te quitterais pas pour un empire. Tu viendras avec nous : tu choisiras ta chambre, ou plutôt je te la choisirai pour qu'elle soit la plus belle. Ecoute, je viens de voir une petite maison qui nous irait à ravir ; quatre fenêtres de façade, deux étages seulement et une jolie grille devant. Cela te plairait-il, madrina ?

—Et M. Emile ?

—Oh ! ce qui me plaira lui plaira. Mais toi, que préférerais-tu, ce quartier-ci ou la rive droite ? Et Lolita, les yeux fixés sur les yeux de Pepa, les mains enlacées dans les siennes, lui souriait avec une tendresse qui toucha l'Espagnole jusqu'aux larmes. Cependant, celle-ci secouait la tête d'un air mécontent.

—Tou ne l'aimes pas, nina, dit-elle gravement : il ne faut pas épouser un homme qu'on n'aime pas.

—Comment ! s'écria la jeune fille, surprise d'une telle réponse, au lieu de l'enthousiasme auquel elle s'attendait. Où vois-tu que je ne l'aime pas, s'il te plaît ?

—Tou penses trop à moi : tou ne devrais penser qu'à loui.

—Par exemple ! s'écria Lolita, avec une indignation sincère : toi, ma marraine, ma seconde mère, qui m'as aimée et choyée depuis mon enfance, tu voudrais que je t'oublie pour un monsieur que je ne connais que depuis quatre ans et qui ne m'a demandée qu'aujourd'hui ! Mais, voilà trois heures : il faut que je te quitte et nous nous sommes à peine vues, quel ennui !

—Tou vois bien que tou ne l'aimes pas.

—Mais si, je l'aime : pourquoi me répètes-tu toujours cela ?

—Parce que tou devrais être contente de voir passer le temps quand il n'est pas là ; tou devrais ne pas pouvoir rester *oune minoute* sans loui.

Et l'Espagnole, sans se lever, étendit sa main brune vers le piano, y plaqua quelques notes graves, puis chanta, de sa voir d'or :

Yo te quisiera estar viendo  
Treinta dias cada mes,  
Siete dias en semana,  
Cada minuto, una vez.

Je te voudrais voir  
Trente jours chaque mois,  
Sept jours par semaine,  
Chaque minute, une fois.

—Voilà, dit-elle, en plongeant ses yeux de jais dans ceux de sa filleule, voilà, nina, comment on aime.

Lolita éclata de rire.

—Tu es romanesque, sais-tu, madrina ? C'est toi qui es la nina et moi, la personne raisonnable. Peux-tu penser que je t'oublierais pour qui que ce soit au monde ? quelle folie !

Et la jeune fille serrait Pepa contre son cœur, en la couvrant de baisers que celle-ci lui rendait avec usure, souriant et répétant quand même :

—Tou verras que j'ai raison : tou ne l'aimes pas.

Il fallut se séparer. Lolita, rendue à son omnibus, y fit un examen de conscience, car les paroles de Pepa, tout en lui paraissant exagérées et romanesques, l'avaient un peu troublée. De cet examen il résulta que la jeune fille croyait sincèrement aimer Émile. Elle avait pour lui un intérêt affectueux ; elle désirait le rendre heureux et voulait tout faire pour cela.

Malgré tout, tandis qu'arrivée dans sa chambre, elle dénouait les brides de son chapeau, sa mémoire lui rappelait avec insistance les paroles de Pepa : " Tou ne l'aimes pas."

Clotilde ne la laissa pas longtemps à ses rêveries. La robe ponceau et la robe bleu céleste étaient étalées sur le lit de la grande chambre de Mlle Anne où devaient se faire toutes les toilettes. Il fallait préparer les fleurs, car le coiffeur allait venir, aussitôt après le dîner.

(A suivre.)



## “ VEILLEZ, MERES, VEILLEZ. ”

A MADAME MARIA RICHARD.

---

**V**EILLEZ, mères, veillez avec attention  
Sur les petits pieds qui franchissent  
Barrières et murs ; qui se glissent,  
Le soir, sous les hangars obscurs : la passion  
Pourrait flétrir leur innocence.

Que votre douce vigilance  
Garde ces petits pieds dans la soumission :  
Si nul ne les guide, le vice  
Leur ouvrira son précipice.

Veillez, mères, veillez sur la petite main  
Qui, sans penser au mal, effeuille  
Les rameaux reverdis, ou cueille  
Et les fleurs et les fruits qui bordent le chemin.  
Veillez sur la main qui s'avance  
Pour saisir le nid que balance  
Le zéphire soufflant dans les branches : demain,  
Elle peut être messagère  
D'amour, de paix et de lumière.

Veillez, mères, veillez avec soin sur les sens  
Qui s'arrêtent sur la fontaine  
Conduisant ses flots vers la plaine ;  
Qui se portent sereins, rayonnants, innocents,  
Vers les régions éternelles,  
Pour contempler les étincelles  
Des légions de feux se roulant en tous sens.  
Veillez sur la petite langue  
Qui chante, prie, ou vous harangue.

Veillez, mères, veillez sur l'organe qui bat  
D'amour pour vous dans la poitrine.  
Elevez-le dans la doctrine  
Qui rend l'homme vaillant aux heures de combat.  
Faites-le grand, et non superbe.  
Arrachez-en la mauvaise herbe  
Qui, mêlée au bon grain, et l'étouffe et l'abat.  
Veillez, mères, veillez sans cesse  
Sur les fruits de votre tendresse.

10 mars 1896.

*R. Del Mar*



## A TRAVERS LES LIVRES

---

La *Revue du Monde catholique* publie en ce moment, sous le titre de *Lamenais intime*, une série de lettres on ne peut plus intéressantes qui nous font assister à la vie journalière de cet homme de génie que l'orgueil a rendu si tristement célèbre.

Nous lisons aussi dans le numéro d'octobre de la même revue une intéressante étude sur *Brizeux*. Détachons de l'œuvre du poète deux extraits qui seront d'utiles leçons pour les Canadiens-Français. Le premier s'adresse à ceux qui désertent la campagne pour les villes :

Oh ! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,  
Le devant de la porte où l'on jouait jadis ;  
L'église où, tout enfant, et, d'une voix légère,  
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère,  
Et la petite école où, traînant chaque pas,  
Vous alliez le matin, oh ! ne la quittez pas !  
Car une fois perdu parmi ces capitales,  
Ces immenses Paris aux tourmentes fatales,  
Repos, franche gaité, tout s'y vient engloutir,  
Et nous les maudissons sans en pouvoir sortir.  
Croyez qu'il sera doux de voir un jour, peut-être,  
Votre fils étudier sous votre bon vieux maître,  
Dans l'église avec vous chanter au même banc,  
Et jouer à la porte où l'on jouait enfant.

La seconde constate que le Breton garde toujours avec une fidélité jalouse les traditions sacrées d'honneur et de religion léguées par les aïeux : exemple que nous devons suivre.

Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique,  
La race courageuse et pourtant pacifique,  
Comme aux jours primitifs la race aux longs cheveux  
Que rien ne peut dompter quand elle a dit "Je veux."  
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres ;  
Nous adorons Jésus le Dieu de nos ancêtres ;  
Les chansons d'autrefois, toujours nous les chantons.  
Oh ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons !  
Le sang de tes fils coule encore dans nos veines,  
O terre de granit recouverte de chênes !

Signalons encore une excellente série d'articles sur le *mouvement féministe*, commencée dans LE CORRESPONDANT du 10 septembre, et, dans LA QUINZAINE, un charmant petit article intitulé *le Berceau d'un Pape*, que nous aurions aimé extraire de son numéro du 1er octobre, pour l'offrir à nos lecteurs, si l'espace ne nous eût fait défaut.

\*  
\* \* \*

La librairie Téqui, de Paris, n° 33, rue du Cherche-Midi, vient de mettre en vente plusieurs intéressantes nouveautés, parmi lesquelles nous remarquons les suivantes que l'on peut se procurer chez les éditeurs de la REVUE CANADIENNE.

---

**Histoire naturelle pittoresque : Mémoires d'une ménagerie, et Frosch et Pécopin,** par DE LA BLANCHÈRE. 1 vol. in-12 de 400 pages, nouvelle édition. Prix : 50 cts.

Le nom de l'auteur est favorablement connu et justement estimé ; comme ses aînés, le présent ouvrage unit donc à une grande science, toujours pleine d'attrait, un mélange d'esprit, de gaieté et de sensibilité, qui en rend la lecture tout à la fois profonde et facile. Aussi félicitons-nous M. Téqui de ce qu'il donne au public cette nouvelle édition, avec le regret que les pensionnats et les écoles n'aient pu l'avoir assez tôt pour les *distributions de prix*. Espérons du moins qu'on en fera un livre de lecture pour les longues veillées du prochain hiver.

La première partie, *Mémoires d'une ménagerie*, raconte l'arrivée de trois grandes voitures d'animaux dans une petite ville, fait connaître le personnel ambulante de ces montreurs d'ours, et nous donne en Fleur-de-Mai, l'enfant de l'Hercule de la Réole, une interprète intelligente du langage des animaux. Rien n'est curieux comme la conversation que tiennent derrière les urs barreaux respectifs Papa-la-Moustache, roi du désert ; l'Ami Long-Nez, crocodile du Nil ; monsieur Martin, ours des Asturies ; et leurs camarades Gros-Pierre, Patte-de-Velours, Simius, Bel-Ceil, qui tour à tour racontent leur histoire, décrivent leur pays d'origine, les mœurs de leur race, et les pièges que les faces de crème leur ont tendus. Leur complot pour recouvrer la liberté, la grande représentation où pattes et griffes tombent sur les spectateurs, sont aussi des chapitres d'une verve peu commune. Nous avons donc là une histoire naturelle pleine de gaieté et de péripéties.

La deuxième partie, *Frosch et Pécopin*, est pleine des mêmes qualités, mais nous transporte sur un autre théâtre. Frosch est le fidèle serviteur d'un *pêcheur à la ligne* ; et Pécopin, le chien par excellence. L'Alsace, Lyon, le Brésil voient tour à tour les trois amis, nous font connaître toutes les ruses du pêcheur, toutes les sortes de poissons, tous les animaux des forêts du nouveau monde. Bien plus, des épisodes très variés comme ceux des fiancées de Frosch et de son maître, et des querelles sanglantes de certains Américains, viennent greffer sur ces données un bon nombre d'incidents qui ne permettent pas au lecteur de fermer le livre avant de l'avoir lu jusqu'à la dernière page.

Rien donc d'aussi amusant et instructif que cette *Histoire naturelle pittoresque*, où d'ailleurs l'on ne rencontre pas une ligne, pas un mot, qui ne révèle une profonde connaissance des conditions auxquelles un livre de lecture doit être tout à la fois profitable et récréatif. Il ne sera personne qui, l'ayant lu, ne veuille le relire encore ! Ajoutons, ce qui ne gâte rien au livre, qu'une foule de gravures sont intercalées dans le texte.

**Le dernier Laird** — La Providence du Camp, par PAUL FÉVAL fils. 1 vol. in-12, de 300 pages. Prix : 50 cts.

Le nom de Paul Féval est connu : ses nouvelles et ses romans ont autant d'attrait et de style que ceux d'autres auteurs plus vantés ; mais une différence essentielle explique, hélas ! la vogue de ces derniers : ils sont *épics*. — De même que Féval après sa conversion, Féval fils ignore cet assaisonnement emprunté aux mauvaises passions, d'où naissent les mauvaises mœurs, et par suite les pages corrompues. On lira donc sans crainte, parce qu'il est pur de toute inspiration délétère, le très intéressant ouvrage que nous recommandons.

*Le dernier Laird* ou lord d'Ecosse, rappelle une ancienne compagnie de gardes du corps, en Angleterre, composée uniquement de nobles écossais. Les châteaux pillés en leur absence, des intendants rusés se déclarant propriétaires, et tuant leur maître à leur retour, comme ils avaient tué leur famille. L'un de ces lairds à échappé, se déguise, trouve son enfant au pouvoir de son ennemi... Mais nous ne pouvons tout dire : la salle basse du manoir, qui ouvre le livre, est plus d'une fois le théâtre de scènes indescriptibles ; les braves dont

le quartier général est dans les ruines souterraines d'une antique abbaye. La vieille chambrière, qu'on croit sorcière ou folle, mais révèle les crimes et appelle le châtement... Prenez le livre, et lisez; vous ne vous arrêterez qu'avec le dernier chapitre.

*La Providence du camp* nous montre l'auteur sous un autre jour, car avec l'héroïsme de nos Chasseurs d'Afrique dans les détachements destinés à protéger les colons trop éloignés des centres populeux, nous trouvons la gentille histoire d'une jeune enfant échappée au massacre des siens, adoptée par un lieutenant, et devenue la *providence du camp*, comme "oie du Capitole" ou "vivandière" en Crimée. Dans ce récit, le père adoptif n'a rien perdu de son éducation première, se montre à la fois moraliste et guerrier, tandis que le colonel honore de sa protection tant de bravoure et de dévouement. Il faut voir Ninie-l'Absinthe, la mère Tapedure, le vicomte Georges, et tant d'autres admirables chapitres écrits avec cœur, qu'on ne peut lire sans se sentir ému. Comme notre héros Garde-Crosse, le lecteur essuie furtivement une larme tombée de ses yeux, on ne sait comment. Prenez donc le livre de Paul Féval fils, et vous saurez, vous, comment et pourquoi cette histoire a appelé cette larme.

Nous souhaitons donc ardemment à ce magnifique ouvrage de nouveaux milliers de lecteurs.

---

**Les Révolutions d'autrefois : Mémoires de don Ramos, et Siège de Florence,** par A. GENEVAY. Nouvelle édition. 1 vol. in-12 de 302 pages. Prix : 50 cts.

L'histoire des grandes dates des peuples mérite une étude spéciale, et c'est dans les *Mémoires* du temps qu'il faut chercher de préférence les faits et les détails qui en sont la lumière. Les épisodes mêmes qu'on y rencontre expliquent souvent les faits publics les plus étranges, dont les historiens ordinaires ignorent la secrète origine. A ce point de vue, plein d'intérêt, *les Révolutions d'autrefois* sont un livre dont la lecture s'impose.

Dans la première partie, *Mémoires de don Ramos*, nous sommes à Séville : une équipée nocturne donne au gouverneur général de l'Andalousie un défenseur imprévu dont il fera le contrôleur de sa maison, et plus tard son agent secret auprès d'un envoyé de Richelieu, dans la conspiration ourdie à Madrid même contre Olivares, l'indigne mais tout-puissant ministre de Philippe IV d'Espagne. Don Ramos devient, en cette circonstance, et grâce à un pseudonyme, l'espion attiré de son ennemi; passe plus tard à Lisbonne, et participe à la révolution qui appelle au trône de Portugal le duc de Bragance, en assurant au nouveau royaume son autonomie et sa liberté. Entre temps, de délicieux épisodes nous font connaître l'école épiscopale de Séville, le mariage extraordinaire de notre personnage, le rôle de sa sœur auprès du chef de la conspiration, la fortune grandissante du célèbre peintre Vélasquez, et d'autres particularités d'un très vif intérêt, qui ouvrent un grand jour sur toute cette histoire indéniablement authentique.

Dans la deuxième partie, *Siège de Florence*, l'importance historique du sujet est relevée par la beauté du récit et le pathétique de la plupart des scènes dont on nous y retrace le tableau. Les Médicis, le prince d'Orange, les Strozzi, l'illustre Michel-Ange, le traître et le capitular Malatesta, l'héroïque mort du valeureux Ferucci, les châtimens infligés aux espions, l'enthousiasme des Florentins à la réception des drapeaux ennemis, le mariage secret du général, l'élan patriotique de Bella Strozzi, etc., etc., sont racontés dans des pages dont plus d'une méritent plus que de l'admiration, car elles émeuvent jusqu'aux larmes. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de mettre entre les mains des jeunes gens, comme livre historique de lecture récréative et instructive à la fois, un meilleur ouvrage que les *Révolutions d'autrefois*, dont nous félicitons très sincèrement l'éditeur Pierre Téqui de donner au public une nouvelle édition.

Ici encore, comme dans d'autres volumes de cette collection, un certain nombre de gravures viennent compléter le récit en mettant les scènes sous nos yeux.

**Les Alpes**, histoire et souvenirs, par Xavier Roux. 1 vol. in-12, 230 pages.  
Prix : 50 cts.

Aimez-vous les montagnes géantes et les rudes montagnards ? Les sites grandioses et les paysages grandioses ? Les pics sourcilieux dont la cime neigeuse se perd dans la nue et les rochers cyclopéens surplombant l'abîme ? Le grondement des cascades qui tombent de haut sur les roches moussues, et la voix tonitruante des torrents qui roulent "avec grand bruit et grand fracas ?" Les vastes lacs, avec des libellules tout plein, des éphémères et des nœmiphars ? Les landes désertes, où Titania la blonde et cet écervelé d'Obéron viennent, à l'heure de minuit, avec la troupe des Elfes, danser leurs vertigineux cotillons ? Les sombres précipices hantés par les djins, les gouffs et les stryges funèbres ? Aimez-vous les claires fontaines, les ruisseaux jaseurs, et les frais vallons peuplés de fauvettes et de rossignols qui s'égosillent sous la ramée ? La forêt couverte de noirs sapins ?

Musiciens rythmés par l'aiglon,  
Qu'un souffle balance,  
Sans plus d'effort que les simples roseaux.  
Cœur végétal, orgue immense,  
Qui darde au ciel d'innombrables tuyaux.

Les grottes profondes pleines d'ombre et de mystère ?

Les gras pâturages que tondent Robin mouton et le taureau Dru sous la garde de Corydon et d'Amaryllis ? Les plaines fécondes que creusent profond les grands bœufs blancs tachés de roux ? Les pentes abruptes où grimpent, cherchant fortune et promenant leurs caprices, maintes chèvres aux trainantes mamelles ? Les coteaux "à l'abri du vent," où se chauffent au soleil levant, comme de verts lézards, les vignes frileuses ? Et les chalets rustiques, et les chaumines enfumées, et la chapelle solitaire, et la croix de pierre à l'entrée du chemin, et la cloche bourdonnant dans la vieille tour romaine ?

Suivez M. Xavier Roux au pays alpin.

A chaque étape, en touriste qui prend son temps et... son bien où il le trouve, M. Roux note les incidents de route, recueille les souvenirs, les épisodes touchants, les naïves légendes, s'intéresse aux mœurs et usages locaux, et, par l'étude des chartes anciennes, fait revivre le curieux passé. En même temps qu'il vous transcrit le testament d'Augustin de Monbriand, et vous raconte à grands traits la mirifique histoire des hauts et puissants barons du Dauphiné : Clermont, Montmaur, Sassenage et Bressieu....

Les siècles et les hommes, démolisseurs stupides, ont jeté bas leurs fiers donjons, et sur ces ruines par endroits imposantes, rampent reptiles immondes, hurlent lutins et farfadets, voltigent, en tournoyant avec des cris sinistres, les bandits de l'air.

*Et Theba steterunt, atque Troja fuit ! ...*

Le livre est écrit simplement, sobrement, mais quelle grâce touchante, quelle exquise sensibilité ! Il laisse à l'âme tendre et rêveuse une impression de délicieuse fraîcheur. Vous le fermez à regret, et les vers si connus du *Petit Saroyard*, la plaintive élégie du baron Guiraud, vous reviennent à la mémoire.

Avec leurs grands sommets, leurs neiges éternelles,  
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !  
Tout, dans leurs frais vallons, sert à nous enchanter,  
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.  
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !  
Heureux qui les revoit s'il a pu les quitter !

**Grandeur et décadence d'une oasis**, par Ch. WALLUT. 1 vol. in-12 de 386 pages. Prix : 50 cts.

... Onésime Lafourche qui fut, pendant vingt ans, la terreur des Anglais, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap Matapan, se trouva réduit, en 1815, à commander un modeste brick de commerce, la *Jeune-Adèle*, de la maison Bernier et fils, de Marseille.

La *Jeune-Adèle*, chargée de marchandises en destination de Messine, vient d'appareiller... Une barque venant de terre, l'accoste à force de rames, et, s'aidant d'une tire-veille qu'on lui jette, un inconnu grimpe lestement sur le pont. C'est l'honorable Holman Hunt, esquire, correspondant de la Société géographique de Londres : il va en Sicile étudier les antiquités de la rivière l'Anapo!

A ces noms et qualités déclinés avec une politesse exquise, le brave capitaine Lafourche fait une effroyable grimace, et lâche un formidable juron... Un Anglais à son bord!... Mais sa colère tombe devant le flegme de l'insulaire : il l'admet comme passager.

A la hauteur du cap Corse, le 1er mars, le brick croise l'*Inconstant*, qui amenait en France Napoléon et sa fortune. Un peu plus loin, la *Fireball*, magnifique corvette du Royaume-Uni, lui envoie des boulets. Après une course folle, il échappe pour aller se perdre sur les côtes inhospitalières du Maroc.

Au mois de janvier de la même année, sir Holman Hunt, l'ex-corsaire, et les marins de la *Jeune-Adèle* se retrouvaient... esclaves, et enrôlés par leurs propriétaires dans la grande caravane de Fez à Tombouctou.

Ils traversent péniblement, lentement, le Taflet et le Touat ; ils foulent le sable du Sahara, quand un fort parti de Touaregs fond sur eux à l'improviste... Une effroyable tempête de simoun les sauve d'une entière destruction.

Les survivants, dont Onésime Lafourche et Holman Hunt, atteignent, après mille fatigues et mille privations, une oasis déserte que leur industrieux labeur transforme vite en "terre promise."

Nos Robinsons vivaient là, depuis quatorze ans, dans une abondance relative et dans une douce quiétude. Mais ces damnés Touaregs toujours en quête d'un mauvais coup, reviennent, apportant l'incendie, la dévastation, le pillage, la mort.

Seuls maintenant, avec quelques compagnons d'infortune, l'ex-corsaire et l'Anglais errant, misérables et faméliques. Le chef d'une tribu hospitalière les recueille enfin, et leur donne une escorte sûre qui les ramène sous les murs d'Alger, où flotte le pavillon aux trois couleurs.

Onésime Lafourche et sir Holman Hunt sont devenus les meilleurs amis du monde.

Aussi amusant qu'instructif, ce livre abonde en curieux détails sur les nomades du désert, notamment sur les féroces Touaregs, qui viennent de nous assassiner l'héroïque et trop confiant Morès.

**Chrétien ou agnostique**, par M. l'abbé PICARD. Un fort vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 8 et 10, rue Garancière, Paris.

L'ouvrage *Chrétien ou agnostique* s'adresse à la jeunesse des écoles, jeunesse piquée par le doute. Il a pour but de répondre aux objections savantes ou mi-savantes de l'incrédulité contre *Dieu*, contre *l'âme* et contre le *surnaturel chrétien*.

Cet ouvrage comprend deux livres : le *Spiritualisme* et le *Christianisme*.

Dans le premier livre, l'auteur commence par établir la thèse de M. Brunetière : que la science n'explique ni les origines ni les fins, et surtout qu'elle ne peut donner le *pain moral* à l'humanité. Il démontre ensuite, par les *finalités* saisissables soit dans le monde inorganique, soit dans le monde organique, par les *phénomènes de conscience*, par *l'universalité du fait religieux*, qu'il y a en nous un *x* qui ne peut être que l'âme, que Dieu est l'explication la plus grandiose de l'univers, et le spiritualisme la doctrine qui donne le plus beau sens à la vie.

Dans son second livre, l'auteur aborde les *faits chrétiens*. Il étudie Jésus et sa religion, et il montre très bien que l'ouvrier et l'œuvre ne peuvent s'expliquer autrement que par le *surnaturel*. Il fait ressortir ensuite l'impuissance de l'incrédulité à expliquer la genèse de la foi chrétienne. Toute la question est de savoir si les faits chrétiens sont vrais ou légendaires. C'est ce que l'auteur examine avec soin. La vérité et le surnaturel des origines chrétiennes une fois établis, l'auteur n'a pas de peine à prouver que Jésus a laissé un porte-parole qui est le catholicisme, à l'exclusion des autres sectes chrétiennes. En finissant, l'auteur démontre, contre les adversaires du dogme, que tout se tient dans le catholicisme, et que, si le dogme est choquant, *il faut y passer*.

Le résultat d'un tel livre—à la fois manuel et ouvrage de critique—est de rendre plus accessibles à la jeunesse les grands problèmes que souvent on se fait un devoir de lui dérober, et de montrer clairement aux jeunes gens qu'il n'y a pas de milieu entre *l'Eglise et le scepticisme*.

Tout jeune homme intelligent et soucieux de *l'au delà*, sera donc *chrétien* ou *agnostique*. Selon le mot de Strauss : c'est tout ou rien, à prendre ou à laisser—*die halben und die ganzen*.

A. L.



# LE CONGRES ANTIMAÇONNIQUE

DE TRENTE ET LA FIN D'UNE MYSTIFICATION. (1)

---

Le succès du premier Congrès international contre la maçonnerie est un indice très significatif de la marche en avant des catholiques dans la lutte contre l'ennemi. Même avant le Bref du 2 septembre, le Saint-Père, dans une audience du 16 août, avait exprimé au Comité central "un vif désir qu'au moins l'Épiscopat des régions limitrophes et les principales notabilités de la laïcité catholique des diverses nations y prissent la part active que réclame l'importance de l'œuvre." (*Unità cattolica*, 19 août.) Cette importance allait être mise en relief par les colères mêmes des ennemis. A l'annonce d'une réunion antimaçonnique, bénie par le Pape, les Loges qui venaient de tenir à La Haye un grand Congrès maçonnique, poussèrent les hauts cris dans une circulaire du juif Ernest Nathan, le nouveau Grand Maître de la secte en Italie.

Vœux du Pape et craintes des loges ont eu leur réalisation. Le cardinal Haller, archevêque de Salzbourg, quatorze évêques, presque tous italiens, sans compter le Prince Evêque de Trente, président honoraire, ont daigné, du 26 au 30 septembre, assister au Congrès noblement présidé par le prince de Lôwenstein. On a évalué à quinze cents le nombre des membres qui se pressaient dans l'église du séminaire, ornée pour les séances générales. Le diocèse de Trente avait envoyé un très grand nombre de prêtres. L'Italie était la nation la plus largement représentée, sans doute à cause de la proximité, mais aussi parce qu'elle souffre davantage de l'action des Loges. Cent cinquante délégués environ représentaient la France, l'Autriche, l'Allemagne, l'Espagne, le Portugal, la Belgique, la Hollande et l'Amérique. L'Angleterre, absorbée par d'autres préoccupations, semble être restée un peu en dehors du mouvement.

(1) Reproduit des *Études religieuses* des PP. de la Compagnie de Jésus, livraison de novembre 1896.

Pour diviser les travaux, le Congrès avait constitué quatre sections siégeant simultanément pour examiner, la 1re la doctrine maçonnique, la 2e l'action maçonnique, la 3e la prière, et la 4e l'action antimaçonnique. Les actes du Congrès n'étant pas encore publiés, il serait difficile d'apprécier en détail ces diverses études. Mais sans attendre cette publication, il y aura peut-être quelque intérêt à rappeler les principales résolutions approuvées dans les assemblées générales, et à résumer une discussion importante qui a déjà porté ses fruits en faisant évanouir tout un monde de ridicules légendes.

## I,

## LES RÉOLUTIONS DU CONGRÈS.

A quoi bon tant de discours ? disent parfois certains esprits chagrins dont l'inertie s'accommode mal de l'activité des autres. Que sortira-t-il de Trente ?

Mais n'est-ce donc rien que cette grandiose manifestation d'un grand nombre de catholiques, unis par leurs délégués et par les télégrammes d'adhésion venus de toutes les parties du monde, pour déclarer la guerre à la franc-maçonnerie ? Il y a là plus qu'une platonique protestation. Si ce n'est pas l'entrée en campagne, c'est du moins l'organisation et l'armement pour de prochaines batailles. C'est beaucoup d'avoir attiré l'attention du monde sur la lutte publique contre les Loges, et d'avoir donné lieu à cette dépêche transmise le 28 septembre par l'*Agence Havas* : " La séance du Congrès antimaçonnique a été ouverte par la lecture des réponses de l'Empereur et du Pape aux messages du congrès au milieu d'applaudissements frénétiques." A lui seul, ce résultat doit être pour les organisateurs du Congrès, spécialement pour le Comité français et son président, le vaillant abbé de Bessonies, qui en a été un des plus ardents promoteurs, une consolation et un dédommagement de leurs fatigues.

Mais le Congrès a fait beaucoup mieux : sur le terrain de l'action, les conférences ont abouti à des résolutions, qui, en donnant au parti catholique une direction plus sûre, décupleront ses forces. Nous signalerons seulement les plus importantes, et nous en emprunterons la formule au correspondant de l'*Univers* (5 octobre 1896), d'autant plus volontiers que tout à l'heure nous serons d'accord avec la rédaction de ce journal, pour faire de ces principes une application plus sévère que celle de M. l'abbé Pillet.

1° Avant de combattre la franc-maçonnerie, il faut la connaître et la faire connaître : on n'y parviendra que par une étude sérieuse de son but, de ses doctrines et de ses manœuvres.

“ Le Congrès recommande vivement aux écrivains catholiques de ne dire que ce qu'ils savent avec certitude, de s'appuyer sur des documents sûrs et authentiques, et d'éviter de produire des livres dont le succès est peut-être plus facile et la vente plus copieuse, mais dans lesquels il est impossible de discerner ce qui est vrai de ce qui est faux, ce qui est réel de ce qui est uniquement le produit de l'imagination de l'auteur.”

2° L'étude, même avec la prière, n'est qu'un premier pas : il faut agir sur le peuple par tous les moyens possibles : conférences, bibliothèques, propagande de livres et brochures antimaçonniques, prix accordés aux meilleurs ouvrages contre la secte : tout cela est approuvé et encouragé par le Congrès.

3° Mais la décision la plus grave est celle qui organise fortement l'*action collective* sous la direction du Pape, des évêques et du clergé. Ce qui nous a nui jusqu'à présent, surtout en France, c'est le défaut de discipline, et peut-être aussi la multiplicité d'œuvres diverses de Ligues et d'Unions antimaçonniques. Le Congrès a donc constitué un état-major qui donnera l'impulsion aux combattants du monde entier. Un comité central sera établi à Rome sous les yeux du Souverain Pontife, afin de donner une direction sûre aux comités de chaque pays, et aux associations de tout genre qui, avec l'approbation des évêques, se formeront pour combattre l'armée du mal.

4° Enfin, en édictant une grande loi de prudence, le Congrès a rassuré bien des consciences anxieuses. Ici surtout citons textuellement M. l'abbé Pillet :

“ Les comités supérieurs régionaux ou locaux auront encore une autre mission à remplir, assez difficile et assez délicate, cependant de la plus haute importance. Assez souvent des transfuges de la maçonnerie ou soi-disant transfuges, se présentent à nous, demandant à être accueillis avec la charité réservée au pécheur repentant, et venant offrir de combattre dans nos rangs en dénonçant les secrets et les crimes qu'ils ont pu connaître. Parmi ceux-là, les uns, tout en étant réellement et sincèrement convertis, n'ont pas toujours la prudence et la discrétion nécessaires, et quelquefois ne comprennent pas suffisamment que les fautes graves dont ils se

sont rendus coupables, les erreurs auxquelles ils ont participé, semblent leur imposer une retenue et une humilité qu'ils ne savent peut-être pas toujours pratiquer comme ils devraient le faire.—D'autres encore cherchent trop, ou du moins paraissent trop chercher leur intérêt personnel en exploitant à leur profit l'intérêt qui s'attache assez naturellement à l'enfant prodigue, dont on annonce le retour au foyer paternel.—*Une dernière catégorie enfin est composée certainement d'hypocrites et d'espions qui se disent convertis quand ils ne le sont point, qui ne cherchent qu'à tromper notre crédulité en nous racontant de soi-disant secrets, et à s'infiltrer parmi nous pour renseigner sur nos agissements ceux qui sont toujours leurs chefs.*

“Que l'on veille donc sur toutes ces catégories de néophytes plus ou moins sincères.”

Cet avis si grave vient au bon moment, et il nous conduit à l'examen de la discussion importante du Congrès que nous avons annoncée.

## II

### ÉVANOUISSEMENT D'UN MYTHE.

On n'a pas oublié dans le monde savant l'audacieuse mystification dont fut victime le Musée de Berlin, quand un hardi spéculateur, Shapira, lui vendit pour 20,000 thalers sa collection de poteries prétendues moabites. Le même tint quelque temps en suspens les archéologues anglais et allemands avec son *Deutéronome primitif*. Les idoles de Moab furent en grand honneur jusqu'au jour où M. Clermont-Ganneau découvrit à Jérusalem le four où l'habile faussaire cuisait ses divinités.

Nous sommes témoins à cette heure d'une découverte analogue dans le domaine du surnaturel. Depuis plus de trois ans, d'étranges, de fantastiques révélations sont publiées et exaltées dans une série de publications dont les auteurs restent à peu près inconnus : *le Diable au dix-neuvième siècle*, les *Mémoires* de Diana Vaughan, *le 33e Crispi*, et tandis que certains critiques, trompés par les apparences, épuisaient en l'honneur de ces livres, les formules de l'admiration, d'autres se demandaient s'ils n'étaient pas impudemment mystifiés, au nom du surnaturel. Cette inquiétude est près de

cesser, et un heureux effet du Congrès de Trente aura été l'effondrement de cette *colossale mystification*, selon le mot si juste de la *Kölnische Volkszeitung*. Cette littérature palladique a pris de si vastes proportions que le silence serait aujourd'hui une faute et un grave danger.

Avant tout, mettons la question bien au point. Il ne s'agit pas de savoir si parmi les mystificateurs, il y a une femme qui s'appelle ou prétend s'appeler Diana Vaughan : il est si aisé de former une jeune fille quelconque à jouer un rôle, voire même à se confesser ; il s'agit de décider s'il existe une fabrique de documents apocryphes et d'histoires inventées à plaisir pour ridiculiser les catholiques trop crédules ; si l'histoire d'une Diana palladiste convertie par Jeanne d'Arc, baptisée en secret dans un couvent inconnu par une supérieure qui a perdu la tête, est un roman imaginé de toutes pièces par d'audacieux spéculateurs. La mystification une fois établie, il n'en résultera pas que tout est *faux* dans les ouvrages en question, — un menteur ne ment pas toujours ; mais il sera établi que tout est *suspect* et doit être contrôlé par d'autres sources.

*Tout est suspect*, disons-nous. Il serait inutile de chercher à faire la part du feu dans cette collection, de jeter à l'eau, par exemple, le *Diable au dix-neuvième siècle*, pour sauver les *Mémoires* de l'ex-palladiste. Tout se tient : c'est l'auteur du *Diable* qui introduit Diana, raconte son histoire et se porte garant de sa conversion ; ce sont les *Mémoires* de la prétendue Diana qui confirment à chaque instant la véracité du Dr Bataille dans le *Diable au dix-neuvième siècle*.

Est-il nécessaire de déclarer que nous flétrissons seulement la spéculation ? Quant à plusieurs de ceux qui en ont été les victimes, leur erreur ne saurait diminuer la profonde vénération que mérite leur zèle. Cela dit, une fois pour toutes, voici l'incident du Congrès qui a si fort avancé la solution du problème.

Dès le 25 août 1896, le P. Gruber, le savant auteur de l'*Étude sur Comte et le positivisme*, après une étude approfondie de la littérature maçonnique et une enquête faite à Paris même, démontrait dans la *Kölnische Volkszeitung* que sous les prétendues révélations de Diana Vaughan se cachait une immense escroquerie. Le feu ainsi mis aux poudres, les congressistes de Trente ne pouvaient éviter la question. Dans une séance particulière de la 4e section, Mgr Gratzfeld, représentant du cardinal Krementz,

archevêque de Cologne, attaqua vivement les contes fantastiques d'une convertie qu'on n'a jamais vue. Qui est-elle ? Où s'est-elle convertie ? Qui l'a baptisée ? Mystère. Pour lui, il affirma sa conviction bien arrêtée que tout cela était une imposture, dont les auteurs se proposaient, après avoir fait tomber les catholiques dans le panneau, de les couvrir de ridicule et de discréditer la lutte antimaçonnique.

La discussion ayant été renvoyée à une séance publique, le 29 septembre, M. l'abbé de Bessonies, que ses hautes qualités avaient désigné au choix des congressistes comme vice-président, présenta un rapport—souvent promis à l'impression, mais encore inédit—qui appuyait l'existence de Diana Vaughan sur des témoignages qu'une note remise à la presse ne spécifie pas et sur des preuves tirées de ses écrits et de ses lettres.

Mgr Baumgarten, peu rassuré, réclama, comme historien, un extrait de naissance de Diana, l'attestation du prêtre qui a reçu son abjuration et de celui qui l'a admise à la communion. " Comme elle n'est pas venue au monde parmi les sauvages, disait-il, son nom doit être inscrit dans quelque registre."

D'après la note remise aux journaux par M. de Bessonies et M. le chanoine Mustel, " on répondit que l'extrait de naissance ne pouvait être donné, vu l'état des actes civils dans certaines parties de l'Amérique, et que d'ailleurs cela importait peu à la cause." Étrange fin de non-recevoir, surtout si l'on songe que Diana, d'après M. de Bessonies et l'auteur du *Diable au dix-neuvième siècle*, n'est pas née en Amérique, mais en plein Paris. Il est vrai que la *Revue mensuelle* la dit originaire de Louisville, contradictions qui trahissent un grand embarras.

" Quant au certificat du prêtre, reprend la note, il serait imprudent de le produire, parce que la convertie condamnée à mort par les Loges, doit entrer l'année prochaine dans ce même couvent."

On conçoit que Mgr Baumgarten ait trouvé ces réponses insuffisantes, et l'ait déclaré à l'Assemblée. M. Léo Taxil essaya de sauver sa protégée. Ces doutes, dit-il, sont une manœuvre des francs-maçons irrités. Un prêtre s'est déclaré l'ennemi de Diana, parce qu'elle lui a refusé 1500 francs ; il ne le nommera pas pour éviter un scandale. Trois évêques ont vu la convertie, et l'ont entendue en confession, mais il ne peut les nommer. Enfin, il l'a vue, lui, et il l'affirme avec serment.

Cette apologie ne parut pas décisive : après des discours en sens divers, le Congrès renvoya l'affaire à une commission du Comité romain, et passa à l'ordre du jour.

Rien ne semblait décidé ; mais une fois la question posée, la lumière allait paraître. Humiliée des railleries protestantes à l'adresse des catholiques qui croient encore à la fiancée d'Asmodée et au démon Bitru, la *Kölnische Volkszeitung* poursuivit son enquête, et le 13 octobre elle portait le dernier coup à l'abominable supercherie.

On ne l'a pas oublié, lorsque le *Diable au dix-neuvième siècle* parut en 1893 sous le nom du Dr Bataille, tant de drôleries fantastiques, même garanties par M. Léo Laxil, trouvèrent, du moins à Paris, le public catholique fort défiant. Or tout à coup fut annoncée une conférence publique où l'auteur se ferait connaître. Nombre de prêtres accoururent à la réunion, dont le bureau fut composé d'éminents catholiques. Le Dr Bataille parut en effet : c'était de son vrai nom le Dr Hacks, ancien médecin des Messageries maritimes. Il se déclara l'auteur du *Diable* et affirma sur tous les tons avoir été le témoin oculaire des scènes racontées. Plusieurs le crurent : son aplomb, les sentiments chrétiens qu'il affichait ôtèrent même la pensée de rechercher quel était cet adversaire si hardi de la franc-maçonnerie.

Mais cette recherche vient d'être faite, et elle a établi qu'à cette époque même, le Dr Hacks était libre-penseur et athée. Dans un ouvrage paru à la fin de 1892, et qui devait s'imprimer au moment même où il signait la dévote préface du *Diable* (elle est datée du 29 septembre 1892, fête de saint Michel) (1), il traite toutes les religions de *momeries*, le christianisme de *foi névrosique* caractérisée par " l'hystérie de la croix " (titre d'un grand dessin représentant une femme agenouillée au pied de la croix). Matérialiste sans pudeur, il ne recule pas devant le blasphème. Pour lui, Dieu n'est qu'une fiction changeante de l'humanité et l'avenir du monde est à l'athéisme. " En des temps devenus laïques, la foi est tombée, la croyance, quelle qu'elle soit, meurt et s'éteint... Dieu l'immortel est mort encore une fois, tué par l'exagération même et par l'abus qu'on a fait de son propre geste,

(1) Charles Hacks, *le Geste* (avec illustrations). Paris, Marpon et Flammarion, 1892. D'après la *Bibliographie de la France, Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie*, numéro du 7 janvier 1893, cet ouvrage a paru le 26 novembre 1892.

et la silhouette du vieillard qui du balcon du palais de la Ville éternelle se dresse, bénit maintenant dans le vide un monde qui vécut de ce geste et qui mourra sans lui (1).”

Voilà les sentiments intimes de celui qui se présentait aux catholiques comme un défenseur, et dont la parole seule garantissait les contes extravagants sur Gibraltar et sur Sophia Walder ! S'il restait encore une illusion, le Dr Hacks s'est hâté de la dissiper par un coup de théâtre qui a dû stupéfier les catholiques ayant assisté à la conférence de 1893. Dans une lettre adressée au directeur de la *Kölnische Volkszeitung* le 14 octobre 1896, et publiée le 16 dans ce journal, on lit les déclarations suivantes :

“ 1<sup>o</sup> Je ne suis pas l'auteur, mais un simple collaborateur du *Diable au XIX<sup>e</sup> siècle* ; je n'ai collaboré qu'à une minime partie du tome Ier ; depuis que j'ai cessé ma collaboration effective je me suis désintéressé de l'ouvrage, à propos duquel je ne revendique aucune paternité ni aucun droit ; je n'ai jamais écrit UNE SEULE LIGNE, ni dans la *Revue mensuelle*, ni dans aucun des volumes, brochures, journaux ou publications parus depuis sur ces questions. Le pseudonyme : “ Dr Bataille ” ne m'appartient donc pas et ne m'a jamais appartenu.

2<sup>o</sup> Le volume *le Geste* est en effet de moi et contient mes véritables opinions sur les religions et en particulier sur la religion catholique, pour laquelle je professe le plus parfait mépris.

3<sup>o</sup> Puisque depuis des années je ne collabore plus ni de près ni de loin aux diableries antimaçonniques, il vous apparaîtra évidemment que je ne commandite personne et ne suis associé avec personne à ce sujet (2).”

Ce cynique aveu d'impiété et en même temps de collaboration au *Diable* tranche définitivement le débat. Comment après cela le Dr Hacks peut-il renier toute association avec des auteurs dont il se

(1) *Le Geste*, p. 130. Il faut rapprocher de ces dernières lignes le trait suivant qui nous est attesté par un témoin oculaire. C'était en 1895, à une séance de la *Société des sciences psychiques*, alors en formation ; on discutait les statuts de cette société. A la fin de la séance, le Dr Hacks-Bataille, qui était membre de la Société, se lève et propose d'envoyer au Souverain Pontife une adresse de filiale adhésion à toutes les doctrines du Saint-Siège, avec la demande d'une bénédiction spéciale.

(2) Nous devons à l'obligeance du directeur de la *Volkszeitung* de pouvoir reproduire les termes mêmes de la lettre originale, avec les soulignements de l'auteur. Celui-ci a du reste répété ces déclarations dans des lettres adressées à *l'Univers* et à *la Vérité*, en y ajoutant ses aménités à l'adresse de ceux qui ont cru à ses “ révélation ” : il les traite d'*imbéciles*.

proclame le collaborateur, et renier le nom du Dr Bataille, sous lequel l'ex-médecin des Messageries maritimes a signé sa préface ? C'est ce qu'il a omis d'expliquer.

Retenons seulement que sous le nom du Dr Bataille d'autres personnages se cachent. Le Dr Hacks l'a redit dans une lettre à *l'Univers* publiée le 27 octobre, et qui renferme aussi une allusion significative à l'"AFFAIRE Diana Vaughan". M. Léo Taxil, qui patronne le *Diabte* et les *Mémoires*, jugera sans doute à propos de faire connaître les autres coopérateurs.

Une conclusion reste acquise : toute cette littérature sur laquelle repose la fable de Diana Vaughan est une entreprise exécutée par la libre-pensée au service d'une spéculation éhontée. Faut-il y voir de plus une manœuvre des Loges pour déconsidérer la campagne antimaçonnique et dépister les catholiques ? On l'a cru en Allemagne, mais le mercantilisme suffit à tout expliquer. Il est hors de doute cependant que la franc-maçonnerie en bénéficiera : le doute planera sur des documents authentiques, parce qu'on les a mêlés aux fables stupides d'un faussaire ; et depuis quatre ans, que d'activité dépensée en pure perte à poursuivre des chimères, tandis que la vraie franc-maçonnerie continuait au grand jour son œuvre satanique ! Si les Dr Bataille et Miss Diana Vaughan n'eussent pas existé, a-t-on dit, la secte aurait dû les inventer. Voilà pourquoi nous félicitons le journal de Cologne d'avoir fourni la démonstration de la supercherie.

A cette preuve, nous voulons joindre un autre document où le faussaire, quel qu'il soit, est pris en flagrant délit. Il est inséré dans le dernier ouvrage que s'attribue Diana Vaughan, *le 33e Crispi*, à la fois compilation, roman et pamphlet, où les coups de théâtre à grand effet, comme l'empoisonnement de Crispi par Mazzini, coudoient d'impudentes calomnies, même contre le Sacré-Collège. Car on y affirme (p. 268)—toujours sans preuves—que certain cardinal, nommé en toutes lettres, était franc-maçon et représentait les intérêts de la secte au conclave qui a élu Léon XIII.

Le document à sensation dans ce volume, c'est la grande prophétie dictée par Bitru en personne, le diable bien connu des lecteurs de Diana Vaughan. Bitru révèle solennellement au Triangle romain, le *Lotus des Victoires*, que Sophia Walder est son épouse bien-aimée, et que, *le 29 septembre 1896*, d'elle naîtra une fille qui sera la grand'mère de l'Antéchrist. Si vous êtes assez impie pour

douter, voici, photographié sur l'original, le texte dicté en latin par Bitru lui même ; voici en caractère d'une fantaisie infernale sa signature, légalisée en italien par Crispi, Lemmi et autres grands personnages du Triangle. Seule la traduction française est de Diana.

Tout n'est-il pas prévu contre le scepticisme ? Tout excepté un petit point : on a oublié d'apprendre au diable Bitru son latin et son italien : les fautes grossières dont il émaille son style, prouvent avec la dernière évidence que le texte français n'a pu être calqué sur le latin, mais au contraire a servi de thème au latin et à l'italien. Et ce thème a été fait par un ignorant qui, entre autres perles, oublie la règle *Ludovicus rex* et écrit *me Sophia* ; il traduit *naitra* par *oriunda est*, au lieu de *oritura*, et en italien, il ne sait pas même distinguer les articles et il écrit *gli magi*, pour *i magi*. Le plus fort, c'est qu'un des signataires, Augustin Bertani, oublie qu'il est Italien, et au lieu d'écrire *Agost. Bertani*, il met en français *Aug. Bertani*. "Il était si troublé devant Bitru !" répond l'auteur avec désinvolture.

Après cela, qui s'étonnera que la grossière farce Sophia-Bitru ait défrayé pendant des mois, aux dépens des catholiques, les rires de l'Allemagne incrédule ? Notre surprise à nous, c'est qu'un si insolent défi à la crédulité humaine n'ait pas ouvert les yeux sur la valeur du livre et de l'écrivain.

Aussi, nous le dirons franchement, c'est pour nous un mystère, que les récits extravagants de Diana Vaughan n'aient pas suffi pour démasquer l'imposture. Comment a-t-on pu admettre des contes fantastiques qui dépassent les *Métamorphoses* d'Ovide, des récits tels, on l'a dit avec raison, qu'un enfant de dix ans refuserait d'y croire ?

Ici on vous parle du F\*\*\* *Minutatum*, ainsi nommé parce qu'il se mettait en pièces à volonté : son corps s'émiettait en minuscules fragments qu'on jetait dans un sac ; et puis sur un mot de Léviathan, le sac s'agitait et le jeune homme en sortait avec un corps reconstitué (*Mémoires*, p. 214). Là c'est une table tournante changée en hideux crocodile ailé, qui joue une mélodie sur le piano, en tournant vers la maîtresse de la maison des regards expressifs qui mettaient celle-ci fort mal à l'aise (*le Diable*, I, 619). A Gibraltar, c'est le laboratoire infernal, où les démons dirigent la fabrication de leurs engins ensorcelés. Bien avant Pasteur, ses admirables

découvertes étaient connues de la haute maçonnerie qui, dans cet antre, cultivait les microbes pour répandre à son gré sur le monde la peste ou le choléra. Tout récemment *le 33e Crispi* (p. 313) présente la mystérieuse Lidia Nemo, "qui a le privilège, dans les assemblées palladiques, de revenir sous les traits de sa treizième année."

Mais c'est surtout quand il s'agit des privilèges de Diana Vaughan que les *Mille et une Nuits* sont éclipsées. Fiancée au *daimon* Asmodée, elle a pour protecteurs les 93 324 légionnaires de son amoureux. Aussi, pour avoir mal parlé d'elle, le F\*\*\* Bordone voit-il sa tête se retourner subitement à l'envers, le visage fixé du côté du dos. Heureusement, après trois semaines, Diana, qui seule peut le guérir, revient d'Amérique et prenant sa tête entre ses mains, la fait virer comme sur un axe (*le Diable*, I, 719). A Malte, un autre adepte ose douter du pouvoir de Diana. Aussitôt la fameuse flèche de fer qui écrit les oracles de Lucifer, s'élance et transperce de part en part le téméraire : en même temps celui-ci est enlevé, transporté en quelques secondes à Charleston, où, par une amende honorable, il obtient d'être rapatrié par la même voie et débarrassé de la flèche incommode.

Tout cela n'est que stupide ; ce qui est répugnant et doit révolter tout sens chrétien, c'est de présenter dans une luciférienne le type de toutes les vertus, une sainte à faire pâlir les Cécile et les Agnès ; c'est de mettre cette virginité immaculée que Diana nous vante en elle-même, avec une effronterie dégoûtante, sous la protection... du démon de l'impudicité en personne, d'Asmodée, son amoureux ; de raconter, sans doute en preuve de cette innocence, les déclarations d'amour d'Asmodée, ses baisers respectueux et les voyages aériens que fit Diana dans les bras du jeune *daimon*. voyages qui lui laissent toujours le plus exquis parfum de rose. Tels sont les récits dédiés aux jeunes filles de France, aux *sœurs de Jeanne d'Arc*.

Plus répugnante encore, s'il est possible, est l'histoire que Diana nous raconte de sa rivale Sophia Walder (aussi inconnue d'ailleurs que Diana elle-même). Dans cette vie, les daimons et les daimones — car on les distingue, par une égale insulte au bon sens et à la foi — jouent un rôle plus hideux. La chaste Diana nous raconte avec une complaisance marquée comment Sophia n'est pas fille de Walder, dont elle porte le nom, mais d'un démon, peut-être de celui qui sera son époux, comment très probablement "elle a tété du lait de

diable" (*Mémoires*, p. 293), Bitru ayant remplacé sa mère enlevée par Lucifer ; comment enfin Bitru se l'est réservée et lui a conféré tous ses pouvoirs magiques. Aussi peut-elle "se fluidifier à volonté et passer à travers des murailles blindées d'acier ;" mais l'exercice, dit-elle, est très fatigant.

Le type de Sophia Walder est tracé par le faussaire avec une prédilection marquée : il lui réserve certainement un grand rôle. Pourquoi ne se convertirait-elle pas, elle aussi ? Quel succès et quels beaux revenus, si après les récits de Diana déjà épuisée, on pouvait publier les *Mémoires de la Bisaïeule de l'Antéchrist convertie* ? Qu'on lise les derniers numéros de l'ex-palladiste, et l'on verra la conversion de Sophia préparée comme celle de Diana l'avait été dans *le Diable au dix-neuvième siècle*.

Ajoutons que le faussaire des *Mémoires* n'a pas eu même la pudeur de changer son éditeur. Avant la conversion de Diana, M. Pierret publie le Palladium impie sous la rubrique *Librairie palladiste* : Diana se convertit, et c'est encore M. Pierret qui édite ses mémoires et reçoit seul sa correspondance. Mais il change l'enseigne et vous avez la *Librairie antimaçonnique Pierret*. On ne dit pourtant pas que Jeanne d'Arc lui soit apparue, comme à sa cliente.

Voilà pourtant les drôleries et les turpitudes qu'on nous demandait d'accepter sans preuves ni témoins ; car offrir pour preuves une carte de visite de Diana Vaughan ou sa photographie, comme on l'a fait à Trente, ou des lettres signées d'elle, c'est par trop enfantin.

Vous voulez, nous dit-on, la mort de Diana : se montrer, pour elle, c'est se vouer à l'assassinat. Nous pourrions répondre que nous voulons au contraire la sauver : c'est le grand inventeur de Diana, le Dr Bataille, qui l'a dit : pour un converti, le seul moyen d'être invulnérable, c'est de s'afficher, parce qu'alors un assassinat maçonnique serait trop évident.

Mais je préfère montrer que cette fuite est une preuve irréfragable de l'imposture. Comment ! Diana répète sur tous les tons que les diables en personne président tous les triangles et y font les révélations les plus mystérieuses, et puis elle prétend échapper aux palladistes en se déroband aux regards ? Mais alors tous ces démons et démones, au nombre exact de 44 455 633 (*le Diable*, I, 384), tous les légionnaires d'Asmodée, furieux aujourd'hui de la trahison de

Diana, sont donc devenus aveugles ou muets ! Ou bien Diana Vaughan ne croit pas un mot des révélations diaboliques, du pouvoir merveilleux de Sophia et des autres ! *Mentita est iniquitas sibi.*

S'il restait quelque doute, qu'on lise la brochure où Diana Vaughan vide sa querelle de boutique avec Margiotta. On y voit les deux prétendus convertis s'insultant à qui mieux mieux : Margiotta accuse la Diana convertie d'être un mythe, et la vraie Diana d'être "une hystérique insatiable." Diana, de son côté, prétend non sans quelque apparence que son adversaire, après sa conversion, est resté fidèle à la franc-maçonnerie. M. Léo Taxil survient et ajoute cette accusation mystérieuse : M. Margiotta aurait essayé de faire arrêter Diana Vaughan par la police, mais Diana prévenue aurait évité le piège. Quel monde, grand Dieu, que ces convertis ! La querelle est-elle d'ailleurs sérieuse entre des concurrents qui exploitent les mêmes bourses ? Est-ce une pure comédie concertée d'avance, l'un des compères se sacrifiant extérieurement pour assurer auprès des naïfs le triomphe de l'autre ? Que nous importe ? Toujours est-il que la cause catholique, sous peine d'être déshonorée, doit rompre à tout jamais avec de pareils défenseurs (1).

### III

#### CONCLUSION

Cette rupture une fois opérée, il sera aisé aux catholiques de repousser les reproches des incrédules et de se précautionner pour l'avenir.

Aux francs-maçons, en effet, et aux incrédules qui font des gorges chaudes de la crédulité des catholiques, voici notre réponse : Il est vrai, parce qu'ils sont honnêtes et ne savent pas de quoi sont capables des hommes sans foi, *des* catholiques n'ont pas cru possible tant de fourberie, et, je l'avoue, ils ont eu tort. Mais ce ne sont pas *les*

(1) On a essayé de se retrancher derrière une lettre du cardinal Parochi à Diana Vaughan. Le cardinal, dit la *Kölnische Volkszeitung*, a répondu au P. Tenaillon, qu'il avait écrit dans l'hypothèse de la vérité des faits qu'on lui avait exposés.—Un autre prince de l'Eglise, le cardinal Vaughan, a protesté lui aussi contre la prétention de l'aventurière d'avoir des relations de parenté avec lui. Les défenseurs de miss Diana ne sont pas embarrassés pour si peu : "Cette parenté remontant à plus de deux siècles, il n'est pas étonnant que Son Eminence l'ignore."

catholiques, ni même *les catholiques* de France : car dès l'apparition de ces récits, *la Vérité*, *la Gazette de France*, *la Semaine religieuse* de Cambrai, celle d'Autun, etc., ont protesté contre ces romans à la Ponson du Terrail et ces feuilletons où le démon Asmodée vient flirter avec sa Diana Vaughan. *L'Univers* ne pensait pas autrement, ses vigoureux articles en font foi, et si, cédant à des instances réitérées, il a inséré une appréciation favorable aux *Mémoires*, il n'a pas voulu engager sa responsabilité. S'il m'est permis d'apporter mon témoignage, après des informations nombreuses et précises, j'ose affirmer que l'immense majorité du clergé était humiliée des fables débitées et acceptées sous prétexte de surnaturel. Tout au plus ne se rendait-on pas suffisamment compte du danger que renferme cette littérature nauséabonde. Mettre en cause le catholicisme, parce que quelques prêtres ont été trop bons et trop simples, c'est imiter ce journal protestant d'Allemagne qui se croyait très fort en demandant à la *Kölnische Volkszeitung* : Que devient pour vous l'infailibilité du Pape ?

Mais aux catholiques assez imprudents pour admettre ces rêveries extravagantes, on a le droit de recommander à l'avenir plus de sagesse, et la fidélité aux conseils du Congrès de Trente, disons mieux, la fidélité aux lois de l'Eglise. Pourquoi les éditeurs ont-ils oublié que ces lois défendent de publier sans approbation épiscopale les récits de miracles et de visions ? Ce serait trop peu à l'avenir de jeter au panier toutes les productions anciennes et nouvelles de miss Diana Vaughan. Les catholiques devront mettre en interdit, du moins en suspiccion, toute publication antimaçonnique qui serait dépourvue d'un patronage ecclésiastique. Ils fermeront impitoyablement leurs bourses si longtemps exploitées, à toute œuvre antimaçonnique, organisée en dehors de l'autorité compétente. Ils se rappelleront que l'abus du pseudonyme a permis aux faussaires de se dissimuler si longtemps. Tout document maçonnique, pour être pris au sérieux, devra être mis sous la garantie d'un nom connu et respectable. Les journaux et revues catholiques, comme la vaillante *Franco-Maçonnerie démasquée*, écarteront impitoyablement toute correspondance non signée, et contrôleront sérieusement les documents mis en œuvre. On ne verra plus alors, comme dans un journal du 11 octobre 1896, de dépêches dans le genre de celle-ci " Sophie Walder est arrivée à petites journées à Jérusalem, comme l'avait annoncé Diana Vaughan." S'il n'y veille, ce même journal

recevra bientôt la nouvelle que l'aïeule de l'Antéchrist est vraiment née le 29 septembre 1896.

Mais, si nous sommes sages, de cette triste aventure se dégage une leçon d'une plus haute portée. Il faut aller à la racine du mal, et nous la trouvons dans une malheureuse tendance de certains esprits, d'une part enclins à voir le diable partout, d'autre part troublés au seul mot de critique : peut-être parce qu'il en coûte trop de s'informer et d'examiner, ils accusent volontiers de tendances rationalistes, ceux qui, avec une foi profonde à l'action du démon, se refusent à admettre des fables, ou même à croire sans preuves que Dieu laisse le démon accomplir en pleine société chrétienne plus d'infamies en quelques jours que toute l'histoire ecclésiastique n'en raconte pour de longs siècles. Et ce qu'il y a de pire, c'est que ces intrépides croyants, sans même avoir lu les *Mémoires* ou le *Diable au dix-neuvième siècle*, les défendaient *a priori*, et vous disaient triomphalement : " Au fond, vous n'avez pas de preuves : ces faits ne sont pas impossibles." Comme s'il suffisait qu'une chose ne soit pas démontrée impossible pour qu'elle mérite aussitôt d'être crue !

Voilà où plusieurs en étaient venus, et là est la véritable cause du silence trop prolongé de la presse. " Ils veulent une leçon, nous disait un vénérable ecclésiastique à propos de ces ennemis de toute critique, ils l'auront, et elle sera rude." La leçon est venue ; puisse-t-elle être comprise et épargner désormais aux défenseurs dévoués du vrai surnaturel des attaques dont se plaint si justement la *Kölnische Volkszeitung* du 13 octobre 1896, dans un article magistral dont nous extrairons du moins cette page :

" Faut-il rire ou s'indigner du reproche fait à la presse catholique allemande de favoriser la franc-maçonnerie, alors qu'elle a simplement mieux usé que d'autres du bon sens donné par Dieu aux hommes ? Quiconque se fait le collaborateur ou le propagateur de cette littérature supers'itieuse, quiconque lève seulement le doigt pour défendre ces inventions des publicistes parisiens qui battent monnaie sur la crédulité du dix-neuvième siècle, sert par là même sciemment ou à son insu la haine de la maçonnerie contre l'Église. Car où aboutit cette campagne préparée de longue main par des imposteurs et continuée par leurs dupes ? A répandre, sous le couvert de la piété, de grossiers mensonges ou d'indignes charlataneries ; à embarrasser dans des extravagances nombre de catholiques et même de prêtres, qui auraient certes œuvre plus sérieuse à faire ;

à jeter le trouble dans les esprits, à mêler des choses vénérables, telles que mouvement eucharistique et mystique chrétienne, à de ridicules niaiseries ; à discréditer l'Église dans nombre de ses serviteurs ; à entraver et compromettre la lutte sérieuse contre la franc-maçonnerie par des combats en règle contre des moulins à vent ? Que peut souhaiter de plus le franc-maçon de la plus belle eau ?

“ Ce sont là, dira-t-on, des paroles bien dures. Mais il est grand temps de les faire entendre et d'en tenir compte, si nous ne voulons que l'Église, spécialement en France et en Italie, soit compromise au dehors et souffre à l'intérieur même de graves dommages. La fin du dix-neuvième siècle, avec toutes ses lumières, suit les enseignes de la superstition. La superstition relève la tête sous toutes les formes, sous le masque de la piété comme sous la bannière de la libre-pensée, sous couleur de pieuse croyance à des miracles ou à des prophéties puériles, comme sous forme d'évocations occultes.”

L'auteur exprime ensuite la confiance que l'autorité ecclésiastique interviendra au besoin énergiquement et traduira en actes les principes résumés, il y a vingt ans, par l'évêque actuel de Paderborn :

*Précisément parce que dans le surnaturel il s'agit de faits extraordinaires accomplis ou permis par Dieu, l'Église ne peut tolérer que la crédulité, l'illusion ou l'imposture portent atteinte à la majesté de Dieu ou à sa providence, ou compromettent même en apparence aux yeux des incrédules sa propre foi à ces interventions particulières. (Mgr Simar, la Superstition, p. 55.)*

On ne saurait mienx dire, à la condition toutefois de ne pas soulever ici une question de race ou de nationalité. La presse allemande n'a peut-être pas suffisamment évité cet écueil. Et pourtant au delà du Rhin, la superstition ne fait guère moins de dupes qu'en deçà. Nous en pourrions donner pour preuves, entre autres, divers faits signalés dans le même article de la *Kölnische Volkszeitung*.

C'est en France d'ailleurs, nous l'avons dit, qu'a commencé dès 1883 l'attaque contre les mystificateurs, et si nous avons félicité la *Kölnische Volkszeitung* d'avoir découvert le livre impie de M. Hacks, il est juste de remarquer que depuis plus de trois ans le pseudonyme Bataille-Hacks n'était à Paris un mystère pour personne, pas plus que le rôle prépondérant de M. Léo Taxil dans toutes ces publications. Enfin il ne s'est rien écrit en France

de plus favorable aux *Mémoires* que les articles du *Pelican* de Feldkirch, et comme le rédacteur de ce journal eucharistique a reconnu son erreur, il sera imité par les rares journaux français qui ont si malheureusement soutenu Diana Vaughan.

Donc, sans distinction de pays ou de race, condamnons tous une crédulité sans critique, qui tourne au profit de la superstition. Un évêque de France a dit : " La grande habileté de Satan a été de se faire nier. " Hélas ! ce n'est que trop vrai. Mais pour se faire nier, son habileté consiste à exagérer son action pour tourner contre ceux qui l'affirment, l'arme à laquelle rien ne résiste en France, le ridicule. Les exploiters du Panama tremblèrent jusqu'au jour où ils inventèrent d'in vraisemblables trahisons, admises trop naïvement par leurs adversaires.

De même rien n'est plus efficace que les fables fantastiques à la Vaughan, pour déconsidérer la foi au surnaturel. Mais, s'il peut y avoir des surprises isolées, l'Église ne s'y laissera jamais prendre, et après avoir dévoilé l'imposture, elle continuera à dénoncer, toutes les fois qu'elle sera bien établie, l'intervention même sensible du démon dans la franc-maçonnerie.

E. Portalié.





## GRAVURES ARTISTIQUES.

Fragment de la Berceuse des Anges, d'après H. Lauenstein.....	2
La Vierge et l'Enfant-Jésus, fragment de " <i>la Vision</i> ," d'après C. Von Bodenhausen.....	6
La Vierge au silence, d'après Annibal Carrache.....	10
Le lac, d'après T. E. Rosenthal.....	20
L'arrivée, d'après T. E. Rosenthal.....	21
La réception, d'après T. E. Rosenthal.....	22
L'amour devenu frileux, d'après Jean Aubert.....	66
La fée de la lune, d'après H. Kaulbach.....	74
Minette, d'après S. Anderson.....	88
Le sac de Jérusalem par Titus, d'après W. Kaulbach.....	130
Indécision, d'après Joseph Coomans.....	140
L'espérance, d'après F. Dvöřak.....	162
Une fleur des champs, d'après A. Dieffenbach.....	168
La Vierge et l'Enfant, d'après Gabriel Max.....	182
Le Christ consolateur, d'après B. Plockhorst.....	194
La Sybille de Cumès, d'après le Dominiquin.....	230
Sur le bord du ruisseau, d'après W. A. Bouguereau.....	243
L'Ange de la douleur, d'après Ch. Landelle.....	249
La Vierge Marie et sainte Elisabeth, d'après Carl Muller.....	253
La Vierge aux Anges, d'après A. W. Bouguereau.....	258
Béatrice, d'après H. Lauenstein.....	260
Sainte Marie-Madeleine, d'après Ary Scheffer.....	263
Au pays des rêves, d'après Joseph Coomans.....	270
La Foi, d'après F. Dvöřak.....	284
La Vierge et l'Enfant-Jésus, d'après C.-C. Pfannschmidt.....	292
Il ne faut jamais mentir, d'après Thomas Faed.....	303
Un quatuor de printemps, d'après R. Heineberg.....	309
Marguerite aux pieds de la Madone, d'après W. Kaulbach.....	322
Condamné, d'après Gabriel Max.....	329
Sainte Lucie, d'après H. Lauenstein.....	360
Le Concert des Anges, d'après Théodore Mintrop.....	386
La Vierge et l'Enfant-Jésus, d'après Gabriel Max.....	396
Napoléon à Fontainebleau, le 31 mars 1814, d'après Paul Delaroche.....	409
L'Automne, d'après J.-L. Hamon.....	420

## TABLE DES GRAVURES ET NOMS DES ARTISTES 765

La Cruche cassée, d'après Jean-Baptiste Greuze.....	450
La Mère de Jésus, d'après F. Ittenback.....	487
Le matin, d'après H. Kaulbach.....	514
Le favori, d'après Rudolph Epp.....	533
Epuisé, d'après Thomas Faed.....	540
Rosamonde, d'après A.Seifert.....	542
La Sainte Famille, d'après Carl Muller.....	578
Plus vermeil qu'une cerise, d'après Meyer von Bremen.....	587
Le poète florentin, d'après Alexandre Cabanel.....	642
Le favori, d'après Heywood Hardy.....	679
Apparition aux bergers, d'après B. Ploekhorst.....	706
Jésus Enfant, d'après F. Ittenback.....	708

### PORTRAITS.

Carrier, Joseph-C., C. S. C.....	610
DelMas, R.....	522
Gagnon, Ernest.....	27

### GRAVURES D'ILLUSTRATION.

L'art et le temps, pensée, illustrée par J.-B. Lagacé.....	116
Un produit inattendu, d'après un dessin à l'encre de Chine du Directeur de la <i>Revue</i> .....	228
Un loup-garou, illustré par J.-B. Lagacé :	
Geneviève Gambette.....	235
Misaël reconduisant Catherine chez elle.....	238
Firmin et le loup-garou.....	241
L'Herbe de la Vierge, illustrée par J.-B. Lagacé :	
Marie implorant la rose.....	261
Marie abritée par la sauge.....	262
Vues du château de Collier :	
Façade donnant sur la Loire.....	264
Vue prise de la grille d'arrivée.....	265
Les noces d'Attila par le vicomte H. de Bornier, illustrées par J.-B. Lagacé :	
Attila.....	342
Les fils d'Attila séparés par leur père.....	344
Non, mon fils, il a menti, n'est-il pas vrai, cet homme ?.....	345
La hache d'Attila.....	346
A ton tour cache-la jusqu'au moment propice.....	347
La croix de sang, par Pamphile LeMay, illustrée par J.-B. Lagacé :	
Brin-d'herbe.....	374
Mort du Brin-d'herbe.....	379
Voyage autour d'une bibliothèque, par Pamphile Lemay, illustré par J.-B. Lagacé :	
Vision de l'auteur.....	398
Dante Alighieri apparaît aux voyageurs.....	405
Le Musée du collège Saint-Laurent :	
Section.....	604
Élévation.....	605

**ARTISTES DONT LES ŒUVRES SONT REPRODUITES.**

Anderson, S.....	66
Aubert, Jean.....	88
Bodenhausen, C. Von.....	6
Bouguereau, A. W.....	243, 258
Bremen, Meyer Von.....	587
Cabanel, Alexandre.....	642
Carrache, Annibal.....	10
Coomans, Joseph.....	140, 270
Delaroche, Paul.....	409
Dieffenback, A.....	168
Dominiquin, le.....	230
Dvörak, F.....	162, 284
Epp, Rudolph.....	533
Faed, Thomas.....	303
Greuze, Jean-Baptiste.....	450
Hamon, J.-L.....	420
Hardy, Heywood.....	679
Henneberg, R.....	309
Ittenback, F.....	487
Kaulbach, H.....	74, 514
Kaulbach, W.....	130, 322
Landelle, Ch.....	249
Lauenstein, H.....	2, 260, 360
Max, Gabriel.....	182, 329, 396
Mintrop, Théodore.....	386
Muller, Carl.....	253, 578
Pfannschmidt, C.-C.....	292
Plockhorst, B.....	194
Rosenthal, T.-E.....	20, 21, 22
Scheffer, Ary.....	263
Seifert, A.....	542

---

## TABLE DES MATIERES

Ame (une) d'élite, par Alphonse Leclaire.....	516
Amour (l') devenu frileux, d'après Jean Aubert ; quelques réflexions sur l'œuvre, par Alphonse Leclaire.....	67
Amoureux (les) du livre, par A. Leglanceur .....	218
Apparition aux bergers, d'après B. Plockhorst ; étude sur ce peintre et sur son œuvre, par Alphonse Leclaire.....	707
A travers les livres.....	128, 191, 319, 448, 510, 640, 741
Autrefois et aujourd'hui, les pratiques de mortification dans la primitive Eglise, par Dom Benoit.....	467
Avis (un), poésie, par R. Del Mas.....	243
Berceuse d'anges, par l'hon. juge A.-B. Routhier.....	7
Campo (el) Santo, poésie, par R. Del Mas.....	361
Canada (le) en France, par Ernest Gagnon.....	264
Célébrités infirmes, par C.-A. Bratter.....	591
Christ (le) consolateur, d'après B. Plockhorst ; quelques réflexions sur l'œuvre, par Alphonse Leclaire.....	195
Chopin, poésie, par W. Chapman.....	709
Christianisme (le) et les temps présents, par Alphonse Leclaire.....	250
Chronique du mois.....	117, 185, 254, 310, 380, 444, 505, 565, 636, 700
Combat naval de Ya-Lu, par E. Prampain.....	439
Concert (le) des Anges, d'après Théodore Mintrop ; étude sur ce peintre et son œuvre, par Eug. Aubert.....	387
Confession (la) de la fille du XIXe siècle, poésie, par R. Del Mas.....	520
Congrès (le) antimaçonnique de Trente et la fin d'une mystification, par E. Portalié.....	747
Cosmologie (la), l'habitation des astres et le dogme chrétien, par C. de Kirwan.....	295
Croix (la) de sang, nouvelle, par Pamphile LeMay.....	372
Cruche (la) cassée, d'après Jean-Baptiste Grenze ; étude sur ce peintre et son œuvre, par Alphonse Leclaire.....	451
Education, Instruction, Science, Religion et Morale, par Fidelis.....	231
Enfant (l') blond, poésie, par R. Del Mas.....	266
En voyant un enfant, poésie, par R. Del Mas.....	395
Episode miraculeux, par Angéline Routhier.....	330
Esprit (l') d'autrefois, par Ernest Gagnon.....	23
Fille (la)—paon et linotte, poésie, par R. Del Mas.....	541
Fin (la) du monde d'après la science, par C. de Kirwan.....	362
Fragment de la Berceuse des Anges, d'après H. Lauenstein ; quelques mots sur l'œuvre et son auteur, par Alphonse Leclaire.....	3
Herbe (l') de la Vierge, légende, par M. Fulbert Dumonteil.....	261
Histoire de la Charité à Montréal—les enfants trouvés, par J. Germano... ..	423
Jeanne d'Arc dans la littérature anglaise, par A. Leglanceur.....	653
Jésuites (les) de la Nouvelle-France au XVIIe siècle, par N.-E. Dionne.....	96
Jeunesse (la) de Montalembert, par Jean Le Franc.....	163

Légende des Cigognes, par Alphonse Leclaire.....	19
Légendes du Nord-Ouest, par L.-A. Prud'homme.....	11, 385
Les sciences, les arts et les hommes, par A. Leglanceur.....	34, 108, 183, 244, 304, 592, 712
Lis (le), poésie, par R. Del Mas.....	371
Locataires (les) du petit château, par Marie Poitevin.....	44, 152
Lolita, nouvelle, par ***.....	623, 680, 715
Loup-garou (le), nouvelle, par Phamphile LeMay.....	235
Lumières (les) du boulanger, par A. de Lêtre.....	200
Lys (le) de la montagne, nouvelle, par Eugène Aubert.....	89
Marguerite aux pieds de la Madone, d'après W. Kaulbach; étude sur ce peintre et son œuvre, par Eug. Aubert.....	320
Matin (le) d'après H. Kaulbach; quelques mots sur l'œuvre et l'artiste, par Alphonse Leclaire.....	515
Métis (les) canadiens-français, par Camille Deronet.....	611, 658
Ministère (le) ecclésiastique dans les premiers siècles, par Dom Benoît.....	169, 207 271
Mois (le) des blés d'or, poésie, par R. Del Mas.....	421
Monsieur (à) Alphonse Leclaire, poésie par R. Del Mas.....	465
Monsieur (à) Ernest Tardieu, poésie, par R. Del Mas.....	621
Musée (le) du collège Saint-Laurent, par Joseph-C. Carrier, C. S. C.....	603
Orpheline (l'), poésie, par Antonin France.....	293
Origines (les) du théâtre moderne, par A. Leglanceur.....	410
Pensée, illustrée par J.-B. Lagacé.....	116
Petite causerie, "Les Fleurs de la Poésie canadienne," par R. Del Mas.....	488
Poète (le) florentin, d'après Alexandre Cabanel; étude sur ce peintre et son œuvre, par Eug. Aubert.....	643
Prétendue (la) certitude du Grand Coup, par J.-H. Marlun.....	141
Quelques erreurs historiques à corriger, par G. Dugas, Ptre.....	676
Sac (le) de Jérusalem par Titus, d'après W. Kaulbach; étude sur ce peintre et son œuvre, par Eug. Aubert.....	131, 323
Sainte (la) Famille, d'après Carl Muller; étude sur ce peintre et son œuvre, par Eug. Aubert.....	279
Sainte (la) Vierge dans les arts, par Alphonse Leclaire.....	291
<i>Sent to Heaven</i> , imité du poème anglais de Madame Proctor, par R. Del Mas.....	588
Siège (le) de Paris; Un terrible épisode, par Georges Montbard.....	501, 523
Sur un tableau de H. Lauenstein, berceuse, par W. Chapman.....	5
Témoignages (les) de l'histoire en faveur de l'enseignement religieux dans les écoles, par T.-A. Bernier, sénateur.....	57, 75
Temps (le), l'Amour et l'Espérance, poésie, par R. Del Mas.....	485
Théâtre (le) chez les Jésuites, par A. Leglanceur.....	343
Théâtre (le) au moyen âge, à propos d'un nouveau mystère de la Passion, par A. Leglanceur.....	534
Trésor (le) du bibliophile défunt, par A. Fortiault.....	543
Veillez, mères, veillez, poésie, par R. DelMas.....	747
Vieille fille! par Blanche.....	358
Viens! nous jouerons tous deux! poésie par Antoine France.....	180
Vierge (la) aux anges, d'après A.-W. Bouguereau; étude sur ce peintre et son œuvre, par Alphonse Leclaire.....	259
Voix d'outre-tombe, par la comtesse Julie Apraxin.....	28
Voyage autour d'une bibliothèque, par Pamphile LeMay.....	379